REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXIII Tome II Septembre 1957

Hymne de la Fierté chrétienne

Mon Dieu, je vous bénis de m'avoir fait chrétien, enfant de votre Eglise et concitoyen des saints ;

De n'être point meilleur que le reste des hommes mais de savoir ce qui est meilleur, d'y croire et de m'en désirer digne.

Je vous bénis de n'être point du monde et d'avoir appris de vous à n'aimer point le monde ; de tenir pour rien ce qui ne vous connaît pas,

Et pour ordure et balayure ce qui, m'arrachant à vous, séduit ma faiblesse mais grève mon cœur et l'emplit d'ombre et d'ennui.

Je vous bénis de n'être point marqué au front du signe de la Bête, mais du sang de l'Agneau immolé, immaculé ;

De n'adorer ni l'or, ni l'argent, ni l'homme, ni la femme, ni mon nom, ni ma force, ni les astres, ni les dés, ni les esprits,

Mais vous, Créateur du ciel et de la terre, éternel, invisible, non point Idée, Energie, Justice, mais Père, Verbe, Esprit-Saint,

Présents à qui vous aime et présents à qui vous hait ; âmes de mon âme et vies de nos vies ; joie de l'innocence et nuit de mes péchés.

Je vous bénis de ce que ma mère à ma naissance, avant de m'accepter vous a remercié, et m'a rempli avant toute parole du bruit de vos saintes paroles.

Je vous bénis d'avoir connu enfant le sacrifice et la croix et non point d'avoir grandi souillé de tous les égoïsmes et de tous les caprices.

Je vous bénis d'avoir tenu ma jeunesse orgueilleuse, ombrageuse, sous le frein de vos lois multiples et de vos commandements.

Aujourd'hui que j'avance et découvre chaque jour mieux le masque de Satan sous la face de toute ambition, révolte, envie, molesse, aigreur,

Je vous bénis et baisant à vos mains, à vos pieds, chaque plaie, chaque coup, je maudis ce qui reste en moi de ce qui les causa

Et me réjouis d'une réjouissance extrême d'être contre tout mensonge et tout sortilège défendu par votre Enfer, et votre Purgatoire, et votre Ciel ouvert à la grandeur de votre cœur.

Hyacinthe-M. Robillard, O. P.

Le septième centenaire de la mort de saint Hyacinthe

Lettre du Maître Général de l'Ordre des Prêcheurs

Nous, frère Michel Browne, professeur de théologie, maître général et humble serviteur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, à nos bien-aimés dans le Christ les très révérends Pères prieurs provinciaux et conventuels, les maîtres, les ex-provinciaux, les prédicateurs généraux, ainsi que tous les Pères, Frères et Sœurs de l'Ordre des Prêcheurs, nos salutations et le zèle du salut des âmes :

A l'occasion du septième centenaire de la mort du polonais saint Hyacinthe, il nous est très agréable, nos très chers Pères et Frères et nos très chères Sœurs, de vous adresser des exhortations paternelles, afin que vous preniez en exemple ce fils illustre et ce disciple de notre bienheureux Père saint Dominique.

Nous vous proposerons un récit de sa vie et les principales œuvres qu'il a faites pour procurer le salut des âmes, afin de vous inciter non seulement à prêcher le Dieu qui est admirable dans ses saints mais encore à exercer le ministère apostolique avec plus de ferveur et plus de fruits. Pour mieux accomplir ce dessein, nous vous rapporterons les récits que le pape Clément VIII a consignés dans ses lettres décrétales du 17 avril 1554 par où il inscrivait le bienheureux Hyacinthe au catalogue des saints.

Saint Hyacinthe est né à Kamien, ville de Pologne, dans le diocèse de Breslau, avant l'année 1200, de parents chrétiens et d'une famille noble. Quand il en eut l'âge, il fit les premières études littéraires dont on instruit ordinairement les enfants. Puis il se mit à l'étude de la théologie et du droit canonique. Il le fit avec un si grand succès et de si admirables résultats qu'il fut bientôt créé chanoine de l'église de Cracovie. Il se distingua parmi ses coreligionnaires au point que grâce à sa grande culture, jointe à une remarquable et insigne piété, comme un flambeau lumineux, il éclaira son entourage de ses vertus.

Son oncle Ivo, évêque de Cracovie, le conduisit à Rome. C'est là qu'il entra dans l'Ordre fondé par saint Dominique, qui habitait alors à Rome, avec son compagnon Ceslas et l'allemand Herman. En peu de temps, il fut solidement instruit de toute la règle dominicaine, il reçut l'habit des mains de saint Dominique, il fit également profession et retourna bientôt en Pologne avec ses compagnons. Or voici qu'en chemin, comme il passait à la ville de Frisac, il y rayonna par sa parole et par son exemple au point d'y construire un monastère de dominicains où il installa plusieurs de ses Frères.

De là il revint à Cracovie. Il y érigea un autre monastère, propagea dans la ville la famille grandissante de la religion dominicaine et posa les fondements de la province polonaise de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Dans la suite des temps, cette province donna naissance à trois autres : les provinces de Bohême, de Russie et de Lithuanie, de sorte que c'est avec justice que l'on proclame saint Hyacinthe fondateur de quatre provinces de son Ordre.

Quand il eut assuré la fondation du couvent de Cracovie, il en fonda un autre à Dantzig, en Poméranie, et un troisième à Kiev où il demeura quatre années. Il essaya de toutes ses forces de ramener les Ruthènes à l'Eglise catholique. Revenu de là, il prêcha la parole du salut aux Ruthènes pendant cinq années. Enfin retourné à Cracovie, il gagna l'admiration de tous tant par l'innocence de sa vie que par la prédication de la parole de Dieu. La règle de vie qu'il tenait de saint Dominique, fondateur de son ordre religieux, la règle qu'il avait comme puisée dans une très claire fontaine, il la garda saintement et religieusement jusqu'au dernier jour de sa vie. Désirez-vous un modèle de l'humilité chrétienne ? Personne n'était plus effacé ni plus modeste. Désirez-vous un très beau modèle de la pureté et de la chasteté virginale ? Vous ne trouverez pas plus pur ni plus candide que saint Hyacinthe. Enfin pour ce qui concerne la charité envers Dieu et le prochain, on ne saurait rencontrer ferveur plus absolue ni plus parfaite.

Les nuits pendant lesquelles il affligeait son corps jusqu'au sang étaient témoins de la sévérité avec laquelle il traitait sa chair et la réduisait en servitude. Si on demande quelle était sa réserve et sa modération à table, tous déclarent que le vendredi, ainsi qu'aux fêtes de la sainte Vierge et des saints Apôtres, il ne prenait que du pain et de l'eau. Il apportait tant de soin et de sollicitude à l'accomplissement du service divin qu'il passait ses nuits à l'église, adressant ses prières à Dieu et se privant souvent de sommeil. Si le sommeil et la fatigue le gagnaient et qu'il dut donner du repos à ses membres tombants et épuisés, il prenait ce repos soit debout ou encore appuyé sur la pierre de l'autel ou encore en état de prostration et à genoux. Et parce que rien n'est plus redoutable que la paresse et que surtout le religieux doit bien s'en garder, il employait tout le temps libre que lui laissaient ses prières soit à la culture des études sacrées, soit à prêcher ou à entendre les confessions, à visiter les malades, à s'employer au service de Dieu et du prochain.

Pour témoigner de l'ordre admirable de cette vie qu'il avait adoptée et par où cet homme jouissait d'une réputation plus divine qu'humaine, plusieurs choses se présentent : la venue auprès de lui des âmes nombreuses qui se recommandaient à ses prières et oraisons ; l'excellence de ses œuvres, y compris plusieurs illustres miracles. Citons, entre autres miracles presque innombrables, la résurrection d'un citoyen d'une ville de Prusse nommé Pierre, jeté en bas de son cheval par les flots impétueux du fleuve et entièrement englouti par les ondes. Voici que le lendemain, ô surprise, son corps disparu ressort du fleuve et voici que grâce aux mérites et aux prières de saint Hyacinthe Dieu lui redonne la vie à l'instant même. La prédication de l'Evangile l'obligeant à passer d'un lieu à un autre, il se trouva un jour face au fleuve des Vandales aux eaux débordantes, à Vissogradum, ville de Massovie. N'ayant ni matelot ni navire pour l'aider à passer les ondes, il regarda les rives, implora le secours divin, fit le signe de la croix, et invita ses compagnons à se frayer allègrement un chemin au milieu des flots. Voici quelles furent ses paroles : « Allons, mes fils, suivez-moi au nom de Jésus-Christ ». Et

aussitôt il s'engagea dans le fleuve à pieds secs. Au vrai ses compagnons craignirent de le suivre. Alors il étendit sa chape sur les eaux. « Allez-y, nos très chers fils, que ceci soit le pont de Jésus-Christ par où nous passerons en son nom ». Et c'est ainsi qu'il traversa indemne avec ses compagnons ce fleuve aux eaux impétueuses et profondes.

Il serait long de recenser les autres choses qu'il a faites pendant sa vie, lui qui durant toute son existence ne laissa passer aucun jour sans poser des actes édifiants pour la foi, la piété, l'innocence, et les autres saintes vertus. Lorqu'il eût dépensé environ quarante années d'une telle vie, brûlé du désir de donner sa vie et d'être avec le Christ, il annonça aux frères du monastère de la Sainte-Trinité de Cracovie qu'il mourrait le lendemain. Il fit cette annonce en la veille de la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu. Il consola ses frères consternés par l'annonce de sa mort prochaine ; il leur demanda d'aimer et de servir Dieu à perpétuité ; de garder la pauvreté volontaire, l'humilité, et de cultiver l'amour fraternel, toutes vertus que notre Père saint Dominique légua à ses fils par testament. Le lendemain donc, après la récitation pieuse des prières canoniques et après qu'il eût reçu avec grande vénération les sacrements de la sainte Eglise, comme il venait de prononcer ce verset adopté au dernier instant de la vie : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, il s'endormit dans le Seigneur en l'année 1257, le 15 du mois d'août.

Les Polonais ont une dévotion singulière pour le corps de saint Hyacinthe conservé dans un célèbre tombeau de Cracovie. Par toute la terre les fidèles implorent l'assistance de saint Hyacinthe avec grande piété et un grand nombre d'autels et d'églises sont dédiés à Dieu en son honneur. De plus, non seulement des maisons religieuses et des couvents nombreux de l'Ordre des Frères Prêcheurs portent son nom, mais il y a même au Canada la ville et le diocèse de Saint-Hyacinthe.

Aujourd'hui qu'en Pologne et en plusieurs autres pays la paix, la tranquillité et la liberté de l'Eglise catholique doivent faire le sujet de nos prières à Dieu, il est très convenable d'implorer dévotement et pieuse-

ment l'intercession particulière de ce grand saint. Nous vous exhortons principalement, nos très chers Pères et nos très chers Frères, d'imiter saint Hyacinthe dans la parfaite observance de notre vie religieuse et d'être ses émules dans l'exercice très actif du ministère apostolique, afin de récolter les fruits très riches du salut des âmes et de la charité envers le prochain. Nous voulons en plus que cette année on organise et célèbre des solennités en l'honneur de saint Hyacinthe dans tous les couvents et toutes les maisons de l'Ordre ; nous voulons aussi que les Provinciaux prennent soin dans la meilleure mesure du possible de mieux instruire les fidèles et les hommes cultivés des faits qui composent la vie de ce saint et les engagent à aider les charges apostoliques des Frères Prêcheurs.

En cette année, au mois de septembre, se tiendra à Rome un congrès réunissant toutes les provinces de l'Ordre sur la sainte prédication dominicaine. Cette entreprise est de nature à promouvoir la fin spécifique de notre vocation et à renforcer à la fois nos âmes et nos pouvoirs. Pour que ce congrès ait d'heureux résultats, nous demandons spécialement à nos Moniales et à nos Sœurs de bien vouloir adresser à Dieu par l'intercession de saint Hyacinthe de ferventes prières.

Nous vous bénissons très affectueusement au nom de notre Père saint Dominique, et nous nous recommandons, nous et nos secrétaires, à vos bonnes prières.

Donné à Rome, à notre Curie générale, le dix du mois de mai 1957, en la fête de saint Antonin, confesseur de notre Ordre.

Fr. Michel BROWNE, O. P.,
Maître général.

Déception de l'espoir et fidélité de l'espérance

L'Espoir court le monde : depuis toujours, plus encore aujourd'hui. De l'âge des cavernes à l'ère atomique, l'homme a toujours eu l'espoir d'améliorer son sort. Devant les maux qui menacent l'humanité, il a pensé, un à un, à les vaincre : la mort, la maladie, l'étroitesse de la vie. Espoir et montée humaine vont de pair. La civilisation, l'humanisation de la terre, s'est faite au su de cet espoir, dont elle devient ainsi une preuve irrécusable et la plus permanente, lancinante affirmation.

L'Espoir est de ce qu'on n'a pas. Il révèle une insatisfaction de ce qu'on a. Il situe l'homme et la condition humaine dans l'éphémère et l'insécurité, avec le désir d'en sortir. Il est une volonté de grandir et de triompher des obstacles. Il est source d'audace et facteur d'agressivité. Qui dit agressif dit assaut, ce qui implique déploiement de force et conflit.

L'espoir des hommes dans l'amélioration d'un sort peu enviable serait-il le responsable secret, par libération de la force dont il est facteur, des conflits et des guerres ? Serait-il porteur de contradiction, détruisant ce qu'il espère ?

Devant la révolte, caractéristique de notre temps, l'espoir se donne pour salutaire ; mais, d'emblée, révèle une étrange complexité : il naît d'un désir et requiert, à la base, un amour ; il manifeste un vide et, pour le combler, invite la force à l'audace et, si besoin est, à l'assaut.

* * *

Etrange contradiction : jamais, peut-être, le désespoir et l'angoisse née du désespoir n'ont été si en vogue, apparemment si bien adaptés à notre mentalité. N'est-ce point l'atmosphère du monde, de «notre» monde ? Les littératures sont à l'anxiété, l'incitation au suicide envisagée comme « seul problème philosophique qui vaille la peine d'être posé » [1]. La vie ne commence-t-elle pas « de l'autre côté du désespoir — dans

1. A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe.*

l'angoisse »[2] ; au sein même du désespoir, par la révolte, précise Albert Camus ?

Telle est la situation du monde actuel : en croix, écartelé entre les tentatives de son espoir, dans l'effort de se hausser encore, et l'inertie destructrice du désespoir, avec la volonté farouche d'anéantir l'absurdité.

Les dimensions mêmes de la situation, ses ramifications multipliées, sous-jacentes, insoupçonnées, prouveraient qu'on met le doigt sur un point névralgique, qu'on pose là un problème, un « vrai » problème, qui est le nôtre.

* * *

Il reste vrai que si l'espoir gonfle la poitrine des hommes d'aujourd'hui, jamais monde n'a désespéré comme le nôtre. L'Espérance, la petite fille espérance, elle qui n'a l'air de rien et tire pourtant par la main, en avant, ses deux grandes sœurs, la Foi et l'Amour théologal de charité, en est chose la plus absente. Si l'Espoir révèle un manque et le désir de ce qui manque, l'Espérance aussi. Mais l'homme moderne est satisfait de ses dimensions humaines ; c'est un repu : le « bourgeois » de Léon Bloy ; les « bourgeois » de Karl Marx. Il n'a nul conscience de manquer d'un Autre, Dieu, objet propre de l'Espérance, et l'Espérance, du coup, n'a plus de place, n'ayant plus, aujourd'hui, d'objet. N'éprouvant pas le vide de Dieu, l'insécurité majeure d'une situation sans Dieu, athée, le monde moderne est un désert de désir de Dieu, un grand vide d'amour de Dieu ou des autres pour Dieu, instigateur de ce désir. Si l'Espoir soulève l'humanité sur les voies montantes du Progrès ; l'Espérance, n'étant plus, ne soulève plus l'homme au-dessus des frontières humaines de la planète Terre, au-delà d'un petit bonheur confortable, fût-il cher à conquérir, vers un Royaume définitif qui, justement, n'est pas enclos par ce monde. Si l'Espoir est instigateur de force et provocateur d'agressivité, par volonté arrêtée de triompher des embûches et des obstacles, la libération de la force surhumaine capable de soulever le monde pour en faire offrande à la miséricorde infinie ne se fait pas, l'Espérance ayant disparue des horizons de l'homme. Le monde actuel se meurt d'inertie et

2. JEAN-PAUL SARTRE, *Les Mouches*.

et de platitude, à l'infini. L'agressivité surnaturelle d'une volonté tendue vers le but à conquérir — hors du monde — ne se manifeste plus, comme victoire sur la tentation de désespoir, et l'homme est le vaincu du Mal, et du Malin.

La contradiction ne serait-elle pas seulement d'une complexité au sein de l'Espoir, mais, plus profonde et plus grave encore, serait-elle contradiction de l'Espoir avec l'Espérance ? Qu'est-ce donc que l'Espoir ? Et qu'est-ce que l'Espérance ? Comment l'un peut-il être déçu, et l'autre jaillir d'une fidélité ?

* * *

Il apparaît d'abord que l'Espoir pose quatre conditions : que l'objet dont on a l'espoir soit quelque chose de bon. On n'espère pas le mal, à proprement parler ; on le craint. Que cet objet soit situé dans le futur, comme une réalité à venir, se projetant dans le lointain : s'il est présent, on se contente d'en avoir de la joie. Qu'il offre de réelles difficultés : s'il est facile de l'obtenir, il n'éveille que le désir ou l'envie, excitant l'instinct de jouissance et non l'instinct de combat, dont se réclame l'espoir à titre de facteur d'agressivité. Il importe enfin que cet objet reste dans le domaine du possible : l'impossible engendrant le désespoir [3].

L'Espoir se manifeste ainsi comme élan psychologique vers quelque chose de bon, dont l'obtention s'avère difficile, mais possible [4]. Quant au désespoir, il faudrait le caractériser dans la ligne d'un mouvement de retrait devant ce qui est bon, non parce que c'est bon, mais pour d'autres motifs. L'espoir de vaincre est source d'audace, et l'audace développe l'agressivité ; le désespoir, au contraire, c'est source de crainte et engage la fuite. L'espoir apparaît bien comme attitude fondamentale de l'instinct de combat [5].

L'acte d'Espérance aura, lui aussi, pour caractéristique de se manifester comme élan de l'affectivité, car il porte également sur quelque chose de bon. Il ne s'agit plus, cependant, d'un objet sensible et temporel,

---

3. Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme de Théologie,* Ia-IIæ, 40, 1.
4. *Id.,* IIa-IIæ, 17, 1.
5. *Id.,* Ia-IIæ, 25, 3.

mais de Dieu même [6]. C'est pourquoi l'acte d'espérance ne relève plus des instincts primaires de la sensibilité, mais d'un dégagement d'affectivité dans les plus hautes sphères de l'esprit : c'est un acte de la volonté, consistant à attendre de Dieu un bonheur futur qui est Dieu, grâce aux mérites déjà possédés [7]. L'Espérance n'est qu'une attente ardente de quelque chose qu'on n'a pas encore, quelque chose d'intelligible et de bon [8], difficile à obtenir, plus exactement : qui existe nettement au-dessus de l'intelligence humaine [9]. Elle s'élance vers Dieu dont on s'attend à jouir et se trouve, du coup, en état d'attente du secours de Dieu pour tout le reste [10].

L'Espérance exige ainsi, pour être, une fidélité de base qui est fidélité à Dieu : « Yahvé Sabaoth, heureux qui se fie en toi » [11]. Elle est elle-même fidèle, parce que ferme et assurée : en elle, nous « avons comme une ancre de notre âme, sûre autant que solide, et pénétrant par delà le voile, là où est entré pour nous, en précurseur, Jésus » [12]. Elle entraîne le vouloir plus haut que les bonnes choses de la terre [13]. Elle marque une insatisfaction surnaturelle de la situation présente de l'homme [14] et pousse de toutes ses forces à vaincre les obstacles qui pourraient l'empêcher d'aboutir à ses fins : rejoindre Dieu [15].

6. *Id.*, IIa-IIæ, 18, 1.
7. *Id.*, Ia-IIæ, 65, 4 et 65, 4, 3.
8. *Id.*, IIIa, 7, 3 et Ia, 95, 3.
9. *Id.*, IIa-IIæ, 18, 1, 1.
10. *Id.*, IIIa, 7, 3 et Ia-IIæ, 17, 1.
11. Psaume 84, 13.
12. Saint Paul, lettre aux Hébreux, 6, 19-20.
13. « Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en-haut, non à celles de la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ sera manifesté, lui qui est notre vie, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui pleins de gloire » (Saint Paul, lettre aux Colossiens, 3, 1-4).
14. « J'estime, en effet, que les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous. Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu... Nous le savons, en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule : nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps. Car notre salut est objet d'espérance ; et voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer : ce qu'on voit comment pourrait-on l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec constance » (Saint Paul, lettre aux Romains, 8, 18-25). « Dès maintenant nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en Lui se rend pur comme celui-là est pur » (Saint Jean, première lettre, 3, 2-3).
15. Cf. Actes des Apôtres, 24, 15.

L'Espoir porte sur une réalité difficile à atteindre, mais dont l'obtention reste considérée comme possible. Que ce soit quelque chose de bon, que l'obtention en soit estimée difficile et soulève des problèmes ardus, ne suffit point à caractériser psychologiquement l'espoir. Mais que ce soit possible, voilà ce qui le marque de façon authentique.

Il faut expliquer comment la montée de l'Espoir, si apparente dans notre Monde, n'est pas contradictoire avec le désespoir qui s'en empare et l'anxiété grandissante qui y règne. Car l'espoir peut défaillir ; il aboutit à la déception du désespoir par deux voies :

L'objet dont on a l'espoir fut estimé possible, alors qu'il ne l'est pas : on a sous-estimé son caractère ardu, et l'événement se charge bien de le prouver. La défaillance de l'espoir survient alors par gonflement d'optimisme, et c'est la déception du désespoir.

L'objet dont on a l'espoir est estimé impossible, alors qu'en fait il est possible : on a surestimé son aspect difficile, et c'est la défaillance de l'espoir par émergence de pessimisme, et la déception du désespoir.

Optimisme, pessimisme se donnent pour formes défaillantes de l'Espoir, aboutissant toutes les deux, bien que par excès contraires, à la même déception du désespoir.

Reposant sur un espoir immodéré, l'optimisme poursuit comme possible quelque chose d'impossible, dépassant les conditions de la situation humaine, les forces, ou simplement les possibilités de l'homme. Il fait état d'une surestimation de ses forces, d'une mésestimation de ses faiblesses, ce qui provient d'un orgueil latent, construit sur une trop confiance en soi-même. L'échec est certain. Le psychologue sait en effet que, devant l'affirmation brutale de l'impossible, inévitable, l'optimiste, se trouvant tout à coup en complexe d'infériorité, sombre dans un déséquilibre profond qui lui fait tout lâcher, même ce qui était encore possible, pour donner, tête baissée, et sans vouloir plus rien entendre, par déception de l'espoir, dans le plus noir du désespoir. L'optimisme béat d'un espoir orgueilleux alimente donc le plus sûrement le pessimisme du désespoir. Le pessimiste connaît, lui, immédiatement, la déception de l'espoir, en

déclarant impossible, parce que dépassant les forces humaines, ce qui reste, en fait, possible, bien que difficile. Il cesse, du coup, d'estimer comme désirable ce qui est pourtant nécessaire à la joie complète et au bonheur des hommes.

Psychologiquement, les deux attitudes s'expliquent : les valeurs spirituelles ne sont-elles appréciées ni comme véritables, ni comme considérables ? Cela vient de ce que l'affection s'est laissée prendre à l'amour des jouissances charnelles, en particulier du plaisir sexuel. Il arrive que l'attachement à ce genre de jouissances dégoûte des biens spirituels qu'on n'espère plus dès lors comme choses difficiles à atteindre. De ce point de vue, le désespoir se donne pour un effet de la luxure. Maintenant, qu'une valeur difficile à obtenir soit jugée impossible à atteindre par ses propres forces ou par d'autres, c'est le fait d'une trop profonde déchéance : quand elle devient écrasante, on ne voit plus qu'on puisse se relever. Le dégoût des choses divines est une tristesse qui abat l'esprit, et l'on peut bien dire que ce dégoût-là engendre le désespoir. La caractéristique propre de l'objet d'espérance est d'être possible. C'est donc bien un dégoût qui se trouve spécialement responsable du désespoir, bien qu'il puisse naître aussi de la luxure, on vient de le dire [16].

Le résultat est toujours le désespoir, qui n'est pas seulement une privation d'espoir, mais un véritable abandon, un lâchage en règle, sur estimation d'une pseudo-impossibilité.

* * *

On vient de caractériser l'incidence la plus frappante de la psychologie contemporaine. Le gonflement de l'espoir, qui en est le trait le plus accusé, peut-être, implique une surestimation des forces humaines, dans la volonté d'organiser le monde en vue d'un paradis terrestre, qu'il soit d'inspiration marxiste ou capitaliste, et dans la prétention d'une exploration indéfinie du Cosmos, avec une assurance prise sur la vie par le confort, contre les maladies, la misère et la mort. Né d'une trop

16. Saint Thomas d'Aquin, *Somme de Théologie*, IIa-IIæ, 20, 4.

grande confiance dans les possibilités de la Science, particulièrement en électronique, en fission nucléaire et en domaine de vaccins, l'Espoir de l'homme du vingtième siècle est sérieusement menacé. L'échec est assuré. L'annonce s'en lit, déjà, dans le cours des événements. A la traverse du fol espoir de l'humanité, des maladies nouvelles, dites « de civilisation », les cataclysmes atmosphériques, la difficulté de maîtriser l'atome, l'emploi, au service des industries de guerre, des plus récentes découvertes scientifiques, l'immense détresse des sous-développés et l'ennui mortel du confort sous toutes ses formes, la mort toujours là et l'impossibilité d'établir la Paix, les conflits d'intérêts entre peuples amis, s'affirment comme des maux dont l'homme n'est pas maître, capables de fondre à tout moment sur l'humanité pour ruiner ses plus beaux espoirs dans l'avenir heureux de la planète. Le problème du Mal s'installe au creux de son espoir et le mine lentement. Le scandale de son impuissance à le vaincre le voue à la résignation de l'angoisse et du désespoir. Qui nous délivrera du mal ? S'il n'est personne qui puisse en délivrer l'humanité, c'est donc que l'homme est vaincu par l'hostilité menaçante d'un monde mauvais, condamné à vivre dans l'angoisse, au seuil du désespoir.

Acculé au désespoir, l'homme peut décider de connaître les forces obscures qui menacent son Espoir ; de rechercher l'estimation exacte des conditions nécessaires pour les vaincre. Au nom d'un vouloir impitoyable d'anéantir le mal sous toutes ses formes, dans le sursaut de la révolte, il peut déployer audace et agressivité, reprendre à son compte les idéaux difficiles que la conception ambiante risquait de réduire à rien. Une part de l'humanité, sur les ruines anticipées de l'autre, renaît à l'Espoir d'atteindre un jour la réalisation de ce qui reste un rêve. Telle est l'aventure marxiste, traversée, elle aussi, par ce qui, aux yeux des militants sincères, ne peut que paraître mal : les barrages opiniâtres du capitalisme bourgeois à la montée de la classe prolétarienne, et la corruption grandissante de cette classe par cupidité de la richesse et volonté de confortable.

Il y a défection de l'Espoir devant le problème du Mal, désespoir de le vaincre jamais, repli sur soi, vieillissement rapide, décadence et mort.

L'Espérance fait craquer les horizons. Elle apporte aux forces défaillantes de l'homme le supplément incalculable de la toute-puissance de Dieu. Ce qu'elle espère, elle le sait difficile à atteindre, et ce qu'elle espère n'est rien d'autre que l'objet de l'Espoir des hommes : la joie, le bonheur, la paix, l'absence de maladie, la destruction de la mort. Elle le sait impossible aux forces humaines, mais point ne désespère, car elle le sait possible à la force de Dieu, sur qui elle compte. Mais elle le sait aussi, de foi divine, irréalisable à l'intérieur des frontières encloses par la mort, sur la petite terre des hommes, et donc impossible, en tous les sens du mot, à l'intérieur des horizons terrestres. C'est pourquoi ce que l'homme, gonflé d'optimisme immodéré, regarde comme un mal menaçant son espoir, elle ne l'appelle pas un mal : ni la mort, ni la maladie, ni l'échec de la Science, ni l'impuissance des pacifiques, mais péché, dont la maladie et la mort sont la punition, l'échec de la Science l'effet, et qui cause l'impuissance des pacifiques.

L'Espoir des hommes a toujours été de vivre et de prolonger la vie : le scandale, la mort. Devant cette déception de l'Espoir a jailli la croyance en une survie mystérieuse, dont les rites funéraires et le culte des morts, voire : l'effroi des morts et de leurs mânes, sont l'expression et la preuve. L'espoir d'immortalité anime l'humanité et la soulève au-dessus d'elle-même pour lui faire entrevoir un problème de l'au-delà. Malgré des périodes de scepticisme, il n'a pas cessé d'exister, de grandir et de croître, jusqu'à ce que la révélation chrétienne, transformant l'Espoir de vie perpétuelle en Espérance de vie éternelle, soit venue le relayer, donnant sa forme définitive à ce désir inassouvi, monté du fond des siècles.

L'Espoir est bien ténu, si diaphane dans son objet ! Parmi les plus grands philosophes, Platon lui-même n'en est point dupe et ne semble pas très sûr : est-ce un mythe, n'est-ce pas un mythe ? Qu'importe, il faut y croire : c'est le ressort des grandes actions. Et voici que sous le coup des malheurs multipliés qui frappent l'humanité, l'Espoir des hommes a reçu de rudes coups : déception de l'Espoir, qui fait souhaiter la mort. Les Grecs n'avouaient-ils pas que de la boîte de Pandore les dieux

sortirent en dernier le plus terrible, le plus universel des maux : l'Espoir. « Je n'étais pas, je fus ; j'ai été, je ne suis plus : voilà tout » ! [17].

La foi en l'immortalité bienheureuse est au cœur même du christianisme. Cette Espérance, précise, est loin du vague désir des païens : « Ne pleurez donc pas, comme ceux qui n'ont pas d'Espérance », dira saint Paul à ses fidèles de Thessalonique. Mais elle ne se fonde pas sur un mythe, pas même dans une doctrine, mais sur une Personne, celle de Jésus, mort et ressuscité : « Il est mort, il est ressuscité ; la mort sur lui n'a plus d'emprise » [18]. L'Espérance s'appuie sur Lui, « elle ne déçoit pas, parce que l'amour de Dieu est répandu dans notre cœur par l'Esprit-Saint qui nous a été donné » [19]. L'Espérance chrétienne a pour propre caractère d'attendre l'épanouissement d'une amitié. La formule, « Etre avec le Christ », qui résume, pour l'apôtre Paul, tout le message chrétien, désigne l'essence même de ce bonheur. « Ainsi le cœur qui aime ne veut-il d'autre joie que de vivre toujours près de l'aimé » [20].

Déception de l'Espoir, et fidélité de l'Espérance !

Benoît Pruche, O. P.

Ottawa

---

17. Epitaphe épicurienne.
18. Cf. Saint Paul, lettre première aux Corinthiens, tout le chapitre 15.
19. Saint Paul, lettre aux Romains, 5, 5.
20. Festugière, O. P., *L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, p. 159.

La conquête de la liberté

La Conquête de la liberté : tel est le titre du *cours de théologie pour laïcs* que donne le T. R. Père Louis-Marie Régis, O. P., chaque année d'octobre à décembre, au Demi-Pensionnat du Sacré-Cœur, avenue Atwater, à Montréal. Commencée en 1953, cette série de conférences est mise à la disposition du public, et des résumés substantiels permettent aux auditeurs durant les mois où les causeries sont interrompues, d'approfondir et d'assimiler progressivement les magnifiques leçons qu'ils ont reçues.

Comment décrire ces conférences de théologie ? Imaginez un tissu de réflexions philosophiques et théologiques portant sur des thèmes habituellement considérés comme abstrus et inaccessibles, mais exposées dans une langue si simple et exposées avec une méthode tellement concrète, que chacun des auditeurs a la surprise de constater qu'il comprend ce dont on lui parle et qu'il fait l'expérience que le monde de la grâce et celui de la nature s'harmonisent dans une splendeur extraordinaire pour chanter la gloire du Créateur. Le meilleur moyen de caractériser ces causeries serait peut-être de les présenter comme une explication non pas tant d'une doctrine abstraite, que de la vie même du Christ, par un homme et un prêtre qui a su s'assimiler son Maître jusqu'aux tréfonds de sa personnalité ; elles ne sont pas une apologétique des vérités chrétiennes, ces dernières étant présupposées, mais une sorte de fresque gigantesque, peinte de main de maître, qui fait entrevoir les horizons infinis du monde chrétien.

Le conférencier nous fait redécouvrir ce monde que nous oublions le plus souvent et dont les richesses sont laissées en friche par ceux-là mêmes qui ont mission de les exploiter ; la conséquence normale de cet oubli est que notre civilisation chrétienne, coupée de ses sources vives, n'est plus en état de faire face à un univers dont la perfection technique est toute orientée vers les valeurs temporelles qui rivalisent avec le Christ dans sa lutte pour la conquête de l'homme.

Or ce que le monde moderne a mis en vedette, à juste titre d'ailleurs, *c'est la liberté de l'homme.* Cette liberté est, en effet, le drapeau qu'ils suivent dans leurs révolutions et leurs guerres ; c'est elle qui a inspiré les œuvres les plus puissantes des penseurs contemporains ; c'est en son nom que la science du XXe siècle travaille pour abolir définitivement l'emprise de la philosophie traditionnelle et de la religion révélée qui nous sont présentées comme des mythes essentiellement asservissants pour l'humanité. Pour mener à bonne fin cette lutte à mort contre la vérité philosophique et la vérité révélée par le Christ, la civilisation contemporaine dispose de toute la puissance publicitaire que la technique a mise à sa disposition. Et nous, chrétiens, de quelles forces disposons-nous pour faire face à cette offensive, non seulement pour défendre nos croyances religieuses mais surtout pour faire la conquête de ses adversaires et les amener graduellement à la jouissance de la liberté des enfants de Dieu que le Christ nous a donné la mission de dispenser à tous les hommes ?

Tel est le point précis autour duquel converge l'ensemble des causeries théologiques du Père Régis comme l'indique la phrase suivante, qui sert d'exorde à son cours :

« Il s'agit de montrer comment la religion chrétienne, au lieu d'être une série de lois, de défenses, qui enlèvent aux hommes la liberté personnelle, est, au contraire, lorsqu'elle est bien comprise, le meilleur instrument de libération et la source d'une autonomie insoupçonnée de la part de ceux qui ne la connaissent pas ou la connaissent mal ».

Or il est malheureusement trop évident pour le monde antichrétien que la vie de ceux qui se disent disciples du Christ ne manifeste pas le caractère libérateur de la religion de notre Sauveur. Face à une société qui s'organise avec une ferveur messianique autour d'un « Je crois à l'homme et à la terre comme un lieu paradisiaque », le peuple chrétien, polarisé par le « Je crois en un Dieu unique » ressemble le plus souvent à un troupeau d'esclaves menés par la crainte d'un Dieu vengeur qui peut le plonger dans un enfer éternel, la crainte qui lui fait accepter servilement

l'ensemble des obligations légales de la religion chrétienne. Or le Christ n'est pas venu sur la terre pour renforcer le règne de la loi et de la crainte, mais pour revivifier ces deux principes d'ordre et de vie par un principe supérieur de fécondité et de liberté qu'il appelle l'Amour. C'est dans l'amour que la liberté chrétienne s'enracine, c'est en lui qu'elle se développe et c'est par lui seul qu'elle aura la puissance d'envahir toute l'humanité et de faire la conquête de ce royaume du Christ qui s'appelle la terre. Tel est le contexte général de ce cours de théologie pour laïcs.

Les conférences de 1953 ont d'abord délimité la notion de la liberté humaine « caractéristique d'un être corporel qui couronne des millions d'années d'évolution de l'univers physique ». Propriété d'une âme spirituelle, la liberté humaine est une liberté de *situation*, c'est-à-dire, une liberté qui n'est pas absolue mais relative à la fois à sa fonction vivificatrice du corps et à sa dépendance du Créateur. Par le premier aspect de notre liberté de situation, nous naissons *capables* de liberté, il nous faut cependant en faire l'apprentissage, tout comme nous naissons *capables* de marcher, de parler et que nous devons auparavant éduquer nos muscles et nos réflexes. Ce conditionnement de la liberté humaine par le corps est maîtrisé par l'éducation physiologique, psychologique et morale qui rend l'homme maître de son corps, de ses énergies sensibles et spirituelles dont il se sert quand il veut et comme il veut. La liberté humaine sous cet aspect s'exprime dans un vouloir autonome que nous caractérisons habituellement par le mot choisir. Le deuxième aspect de notre liberté de situation est son conditionnement par le haut, c'est-à-dire le fait qu'elle est une liberté créée, donc totalement dépendante de la puissance divine elle-même, à tous les moments du passé, du présent et de l'avenir. L'acceptation de ce deuxième conditionnement, de cette dépendance totale de l'homme par rapport à un Dieu Créateur s'appelle religion et s'exprime par un vouloir constant et libre de servir Dieu et non de se servir de Lui (cf. notes, p. 4).

Cette donnée initiale, cette religion naturelle, qui consiste dans la libre acceptation de notre état de créature, est complétée et dépassée par

la révélation hébraïque et chrétienne. Cette révélation intensifie encore davantage le sens du divin quand elle présente Dieu, d'abord se donnant comme chef transcendant d'un peuple élu, puis se livrant à l'humanité dans l'Incarnation, « mariage du Fils avec sa créature, la plus grande mésalliance qui se puisse concevoir, et qui ne peut être que le résultat de la folie divine, celle de l'amour incompréhensible de Dieu pour cette créature que nous sommes » (Notes, p. 6).

Cette rencontre substantielle de l'homme et de Dieu se continue dans le mystère de notre identification au Christ dont la structure divine est introduite en nous par le sacrement de baptême. Les richesses de ce sacrement et la transformation qu'il opère dans notre âme, furent ensuite développées dans les causeries de cette première saison.

Les conférences de 1954 continuèrent le thème de 1953 en centrant la vie chrétienne sur le mystère de la charité, c'est-à-dire, sur l'amour que Dieu a pour nous, celui que nous avons pour Lui, pour nous-mêmes et pour le prochain. Au fur et à mesure que ce mystère se déroulait sous nos yeux nous constations la richesse d'une vie chrétienne qui est centrée sur l'amour, puisque la présence du Christ dans notre âme et dans celle du prochain fait de nos personnes des temples auxquels nous devrions porter un divin respect.

Comme toute vie, la vie chrétienne se développe selon ces structures de base. Les conférences de 1955 portèrent donc sur l'épanouissement de la vie baptismale, épanouissement opéré par le sacrement de confirmation qui fait de nous des conscrits du Christ, des continuateurs de sa mission salvatrice. Les méditations sur le sacrement de confirmation nous ont fait prendre conscience, à nous laïcs, de la fausseté de cette conception si générale que nous sommes rejetés à la périphérie du Corps mystique du Christ, le centre étant réservé uniquement à la hiérarchie ecclésiastique. Or, la vérité est que le sacerdoce reçoit sa grandeur des responsabilités dont sont chargées les épaules de ceux qui ont reçu le sacrement de l'ordre, responsabilités qui les vouent tout entiers au service des fidèles. On n'est pas prêtre ou évêque pour soi mais pour les autres. A l'intérieur

du Corps mystique du Christ la prééminence prend sa source dans la grâce et l'épanouissement des vertus théologales, et sur ce plan, les laïcs sont sur un pied d'égalité avec les prêtres.

Le conférencier a fait valoir les richesses extraordinaires dont disposent les laïcs confirmés dans ce travail quotidien de progrès constant dans la vie surnaturelle. Le baptisé, nous a-t-il exposé, doit devenir adulte, et le sacrement de confirmation nous est donné pour parvenir à l'âge adulte du Christ. Or, devenir adulte, c'est devenir autonome, c'est devenir libre, c'est-à-dire parfaitement maître des forces divines déposées en nous par la grâce. Cette prise de conscience de notre liberté d'enfants de Dieu est conditionnée par la vertu de *magnanimité*, évaluation de la grandeur de l'homme, et par la vertu d'*humilité*, évaluation de sa petitesse, face à l'infinie majesté de Dieu. Le mariage de l'humilité et de la magnanimité se fait dans la vertu chrétienne d'Espérance qui compte sur la puissance aimante de la paternité divine pour nous conduire jusqu'à Lui (Notes, pp. 88-89).

Enfin les conférences de 1956 ont porté sur le mystère eucharistique, mystère de nutrition surnaturelle adaptée à un fils d'Adam devenu enfant de Dieu. Le sacrifice de la messe dont l'Eucharistie est le cœur n'est rien d'autre que le sacrifice du Calvaire se continuant au cours des âges pour perpétuer le mystère de l'amour de Dieu pour les hommes. Parce que Dieu nous aime, il nous sauve, et pour aider à rendre notre salut définitif, il invente ce moyen de nous assimiler à Lui dans et par le corps, le sang et la divinité de son Fils. Nous sommes ici au sommet de la liberté des enfants de Dieu, vers laquelle tendent toutes ces causeries, car en Dieu la liberté est absolue : elle est tout entière enracinée dans l'amour et orientée vers l'Amour ou l'Esprit. Notre identification au Christ par le mystère eucharistique nous faisant participer davantage à cette liberté et la vie humaine devient alors un cantique de louange aux vouloirs béatifiants de Dieu sur nous et sur nos frères.

Il n'est pas fini le récit de cette aventure spirituelle que le Père Régis nous décrit depuis quatre ans et qui nous plonge au cœur même du mys-

tère des relations de Dieu avec les hommes et des hommes avec Lui. Cette année encore, dès le mois d'octobre, nous assisterons à un nouvel épisode. L'étude de la pénitence et de l'extrême-onction nous ouvrira un autre chapitre de cette merveilleuse Histoire d'Amour et de Liberté que notre Père des Cieux a inventée pour nous par le truchement de son Fils unique et de l'Eglise, son Corps mystique. Devenons des auditeurs assidus, fidèles à vivre la substance de ces causeries ; alors notre religion chrétienne cessera d'être un ensemble de préceptes qui nous lient pour se transformer en un extraordinaire principe de liberté. Toute cette doctrine abstraite, dont nous n'avons retenu trop souvent que la formulation, deviendra le Christ Lui-même, un Christ vivant en nous, un Christ contemporain, aussi présent à nos âmes qu'il l'était pour ses apôtres. Car la religion chrétienne n'est pas une spéculation, elle n'est pas une philosophie mais une vie ; et pour la comprendre, il faut la mettre en pratique, il faut l'expérimenter (cf. Notes, p. 104).

Il nous reste à exprimer notre gratitude au Père Régis pour cette lumineuse synthèse théologique destinée à faire de nous des chrétiens, non seulement libres, mais apôtres de cette liberté que le Christ est venu apporter sur la terre. La découverte expérimentale de ces vérités chez ses auditeurs, n'est-elle pas due au fait que le conférencier, grâce à son intimité constante avec un Christ vécu, participe à sa puissance d'amour et à sa liberté ? Cela explique son rayonnement auprès de tant d'êtres humains sans distinction de religion et de race, car pour lui comme pour son Maître, tout homme est déjà un enfant de Dieu ou appelé à le devenir ; il est donc un temple de l'Esprit, source et fin de toute liberté humaine véritable.

C. M.

Au sujet de la 25ième heure!
Les personnes déplacées

Il y a plusieurs années, un roman nous mettait en présence d'une des grandes horreurs de la dernière guerre : les camps de concentrations et les transferts de population. Le monde s'acheminait vers la 25e heure, à l'abîme. Au moment où, transplanté dans l'ouest, en France, le héros du livre, un roumain, commençait à revivre une vie humaine, les Américains viennent l'arrêter et le reconduire au camp : la guerre avait repris et le héros du livre était devenu suspect, à cause de ses origines orientales ! Quatorze ans de concentration qui avaient défini jusque-là sa vie d'homme, allaient recommencer !

Nous n'en sommes pas encore là, mais depuis les déjà lointaines années de la guerre, un problème semblable continue de se poser à l'humanité : celui des réfugiés inassimilables.

Huit millions d'êtres humains avaient fui devant les troupes de l'Armée de l'Est, principalement en 1944. C'était un premier envahissement de l'Occident, envahissement non des armées mais des hommes « naufragés », en quête d'un asile. Du nombre, six millions ont déjà repris le chemin de leur ancienne demeure. Les deux millions qui n'ont pas voulu repasser le rideau de fer, ont été absorbés par les économies des pays occidentaux. (Australie, Belgique, Canada, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Hollande.)

Mais il en resterait encore un groupe d'au moins deux cent cinquante mille personnes, hommes, femmes, enfants, inassimilables, le *Hard-Core* des dossiers des Nations-Unies, résidu des Personnes Déplacées, composé de malades, d'affaiblis, d'incapables, et de ceux qui restent avec eux, de tous âges, de toutes religions, hommes et femmes. On y compte 20 000 vieillards, 80 000 tuberculeux, pré-tuberculeux, post-tuberculeux, filles-mères, enfants. Ces gens ont la carte d'identité des Nations-Unies et vivent à la charge des gouvernements ex-ennemis à titre de dette de

guerre. Organismes officiels et sociétés privées de secours leur distribuent des dons en nature.

Où les trouve-t-on ? Un grand nombre, dans les anciens camps et casernes situés le long d'une ligne incertaine qui va de la Belgique à l'Italie, en traversant l'Allemagne et l'Autriche. On devine la misère de ces camps. Ils ont l'apparence de nos taudis. Mais ils recèlent un mal plus grave. Leurs habitants vivaient autrefois chez eux une vie normale comme chacun de nous, au milieu des leurs, et maintenant, après douze ans dans les camps, sans espoir aucun, ils « ne sont plus rien », l'ombre d'eux-mêmes, blasés et sans vie, « voyageurs assis sur leurs malles, attendant un train qui ne vient jamais », loin de leur patrie qu'ils ne reverront jamais, dans un pays qui fut l'ennemi, et dont ils ne parlent peut-être pas la langue.

Les solutions bureaucratiques, l'octroi d'argent, l'envoi de secours, permettent de survivre, mais ne règlent rien ! Ce qu'il faut à ces gens, innocentes victimes du choc et du fracas des peuples, c'est de pouvoir retrouver un milieu humain, de se sentir aimés, de constater à nouveau que le monde est aussi fait pour eux, et qu'après les scènes de carnage, l'emprisonnement, l'abandon, l'Amour existe encore pour eux.

Un apôtre a pensé à eux : le Père Dominique Pire, O. P., de Belgique. Il y a neuf ans, aidé de quelques collaborateurs, il fondait *L'Aide aux Personnes Déplacées*, organisme supra-confessionnel, ouvert à tous. L'œuvre a créé des parrainages, c'est-à-dire, trouvé aux personnes déplacées un correspondant qui veuille leur accorder son amitié, dans la mesure de ses moyens, du secours, et surtout, les aider à se réinsérer dans la famille humaine, leur accorder l'attention nécessaire, s'ils sont vieux, jusqu'à leur mort.

L'Aide a visité tous les camps, étudié le cas de chacun. Elle livra l'assaut de l'*Europe du Cœur* à toutes ces villes dont nos soldats se souviennent comme d'autant d'étapes de la dernière guerre : Brême, Hambourg, Lubeck, Hanovre, Munster, Coblencz, Dusseldorf, Cologne, et Bonn, Francfort, Mannheim et Nuremberg, Karlsruhe et Stuttgart, Ulm,

Ingolstadt et Ratisbonne. Partout, des conférences de presse, des séances générales d'information, de la propagande. Bientôt se créa un grand courant de sympathie. On en fit autant en France, en Belgique, et en d'autres pays. Aujourd'hui, il y a des parrains et des marraines des Personnes Déplacées, en Suède, en Danemark, en Belgique (4 000), en Angleterre (1 000), en France (4 000), en Hollande, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Autriche, aux Etats-Unis, en Grèce, en Afrique du nord, au Congo Belge.

De toute la terre, les troupes armées étaient accourues en Europe y démêler la Grande Affaire à coups de bombes. Maintenant, affluent de partout les marques d'amour fraternel et d'entraide humaine. Mais l'œuvre à accomplir est encore immense.

Déjà des hospices ont été construits pour les vieillards. Des services sociaux et de réorientation professionnelle sont en fonction, partout. Surtout, avec un zèle infatigable, l'Aide a réalisé un rêve magnifique : redonner aux personnes déplacées là où elles sont présentement (car on ne peut songer au retour à la patrie), « leur village » ! Déjà, trois villages aux points stratégiques de l'Europe des camps, ont été édifiés, à *Aix-la-Chapelle*, en 1956, à *Bregenz* et *Augsbourg*, cette année, et l'on en prépare un autre aux frontières de l'Italie, de l'Autriche et de la Suisse. Sans doute, ces villages ne résolvent qu'une partie infime du problème, aux proportions gigantesques, des Personnes Déplacées. Mais ces villages se multiplieront et la solution qu'ils offrent est définitive, et humaine. La vie civique y reprend, chacun y retrouve une famille, une vie normale et des occasions de travail.

Le problème des Personnes Déplacées est avant tout personnel et moral. Aussi, nous espérons intéresser les lecteurs en leur montrant l'ordre du jour affiché au jour d'ouverture d'un de ces villages :

« Chers Amis de notre premier *Village Européen* (Bregenz) :

« J'ai voulu écrire personnellement le préambule de votre contrat de location pour vous indiquer bien clairement l'idéal que nous voulons réaliser dans notre « village ». Ce n'est pas un village comme les autres.

Ce n'est plus un camp. C'est un ensemble de maisons au milieu de la population allemande. Je vous demande donc de faire effort pour oublier le passé des camps et pour commencer une nouvelle vie. Tenez compte des conseils suivants :

1) Ne revenez plus, en pensée, aux années des camps. Commencez tout de suite votre nouvelle vie.

2) Ne vivez pas repliés sur le petit *village européen* et ses habitants ; mais au contraire, mêlez-vous à la population allemande, cherchez et acceptez les contacts, vivez avec toute la population. Je vous assure que celle-ci est très bien disposée et vous accueille avec gentillesse.

3) Mêlez vos enfants aux enfants allemands. Veillez à ce qu'ils parlent l'allemand à la perfection.

4) Gardez cependant précieusement votre héritage de culture et de traditions, que vous avez apporté de votre patrie.

5) Ayez tout de suite la décision de retrouver vous-même une vie normale. Dieu a dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». La vie normale consiste donc avant tout, à travailler pour vivre. Renoncez par conséquent, de bon cœur, et totalement, aux systèmes de distributions que vous avez connus dans les camps. Ne devenez pas des mendiants vivant de ce qu'on leur apporte. Résistez à la tentation de ne pas travailler et de vivre de distributions. Répondez à ceux qui veulent vous traiter de la sorte que vous avez enfin retrouvé le domaine de la vie simple et stable. J'insiste sur ce point parce qu'il est de très grande importance.

6) Le village n'est pas organisé comme un camp. C'est un ensemble de maisons dont les habitants vivent comme des hommes libres. Vous avez cependant près de vous un « homme de confiance », qui me représentera. C'est lui qui est chargé par moi de percevoir la location de votre maison, de surveiller l'entretien des maisons, de constater les dégâts éventuels, d'en envisager la réparation. C'est encore lui qui vous aidera dans votre orientation professionnelle et dans vos rapports avec l'*Arbeit-*

samt et les employeurs pour découvrir un travail. A partir de là, il doit vous laisser continuer votre chemin, fiers et libres. Il n'est donc pas un chef, mais un grand frère dévoué. Traitez-le comme tel, avec déférence et amitié.

7) Enfin, pensez que le monde a les yeux sur vous. Vous êtes les premiers habitants du premier « Village Européen ». Du succès de ce premier village dépend celui des autres. Vous êtes le premier village, le village modèle sur lequel reposent les autres. Songez au bien que fera votre bon exemple et au mal que fera votre mauvais exemple. Moi-même je vous fais entière confiance. J'espère de toute mon âme ne jamais être déçu. Comptez tous sur mon dévoument le plus entier.

(P. Dominique Pire, O. P.) ».

De semblables messages furent faits à la population chargée de recevoir le village. « Qu'on se serre les coudes, qu'on se gêne pour faire place aux nouveaux venus. Ceux-ci cesseront alors d'être un ghetto pour devenir une minorité respectée ».

Mais, ce sont les parrainages qui ont donné des résultats inouïs. 14 000 familles de parrains sont en contact avec 14 000 familles de réfugiés. « Mon filleul (dit une marraine italienne), a été très heureux de recevoir mes lettres malgré la difficulté de la langue, nous avons vite fait très bonne amitié : il s'est affectionné à moi et je lui ai rendu de tout cœur son affection : Il m'attribue le bonheur qui lui est échu, ces derniers temps, de pouvoir avoir des nouvelles de sa famille (en Hongrie), et de pouvoir partir avec dignité pour l'Amérique. ... J'ai pu lui envoyer des vêtements et un peu d'argent, qu'il considère toujours comme un prêt... » De son côté, un autrichien de religion évangéliste écrit : « Nous voulons soutenir dès le début votre projet humanitaire si beau. Voulez-vous accepter le chèque ci-joint pour vous aider... Considérez cette somme comme la participation d'un Autrichien de religion évangéliste, qui a été fortement impressionné par votre travail d'amour chrétien du prochain ».

Les citations et les renseignements sont tirés des publications de l'*Aide aux Personnes Déplacées*.

Les Canadiens voudront sans doute fournir encore leur part à cette œuvre généreuse, et mériter aussi aux abords d'un nouveau village de l'*Europe du Cœur*, cette enseigne : « Maison construite par des amis canadiens ». Surtout, ils voudront se joindre aux parrains du monde entier et apporter le secours de leur amitié à ces frères en indigence surtout, d'amitié et de fraternité humaine ! L'œuvre est non-confessionnelle, c'est-à-dire qu'elle va aux plus abandonnés sans distinction de religion, et les plus abandonnés sont souvent des orthodoxes ! On attend des chrétiens un geste fraternel, preuve de leur foi, envers leurs frères, enfant de Dieu comme eux. Qu'on pense aussi à toute la joie à donner aux autres... par correspondance ! *L'Aide aux Personnes Déplacées* est sise au 35, rue du Marché, Huy, Belgique. Je ne doute pas que bientôt, comme en tant d'autres pays, il y aura une succursale de l'*Aide* au Canada !

R. MASSON, O. P.

Rome, juin 1957.

Le choix de l'Occident

L'histoire des origines de la pensée occidentale nous reporte à peu près aux quelques fragments de philosophie présocratique qui nous ont été conservés. Une étude sommaire de ces fragments nous révèle des pensées déjà fortement individuelles en possession de tel ou tel principe fondamental, emprunté à des sources diverses et qui nous sont le plus souvent inconnues, isolé de l'ensemble ou du « système » primitif duquel il fut tiré et posé en principe premier de toute chose. C'est le *Feu* chez Héraclite, l'*Etre* chez Parménide, l'*Amour et la Haine* chez Empédocle, etc.

Sans doute ces principes, ainsi posés, impliquent-ils, chez les poètes-philosophes grecs, une réalité englobante qui échappe à la mentalité moderne. Aurobindo a montré dans son petit livre sur Héraclite jusqu'où peut être poussé le « dévoilement » de ces principes.

On a souvent supposé des influences orientales ou égyptiennes ; mais en pareil cas il faudrait admettre que l'emprunt fut bien parcimonieux. Comment expliquer dès lors qu'ayant accès à un aussi riche trésor que la pensée orientale ces hommes n'en aient rapporté que des lambeaux ? Car ce qu'on peut convenir d'appeler la philosophie orientale (de même que l'égyptienne, comme Plutarque le montrera plus tard) constituait une connaissance totale et cohérente aussi bien d'ordre cosmologique que psychologique et métaphysique, connaissance dont vivent encore de nos jours des milliers d'hommes.

Cependant on n'a nulle raison de croire que les conceptions d'ordre universel, comme celles des principes premiers, soient particulières à telle ou telle société. Les études relativement récentes sur les « archétypes », menées par C. G. Jung sur le terrain psychologique, dirigées par la suite vers la compréhension des sociétés traditionnelles, particulièrement par Mircea Eliade dans son *Traité d'histoire des religions* et autres écrits, ont démontré l'universalité des conceptions d'ordre religieux ou métaphysique.

Ainsi cette question d'influence qui nous occupe présentement dépend-elle d'une autre beaucoup plus importante, à savoir que la métaphysique (quel que soit son mode de formulation, mode qui pourra marquer par la suite les conceptions cosmologiques et autres) se situe par sa nature même en dehors de l'histoire et est indépendante de toutes les applications qu'on peut en faire. La métaphysique est anhistorique ; on la peut approfondir plus ou moins, en elle-même elle est invariable.

C'est l'incorrigible mentalité historique moderne qui fait qu'on la comprend si peu et si mal de nos jours. On a qualifié de métaphysicien l'homme qui a inventé la dialectique historique (on ne saurait prétendre que saint Augustin soit le précurseur d'une pareille tentative ; sa *Cité de Dieu* est une œuvre eschatologique sans prétention d'autre ordre), de même qu'on parle couramment de métaphysique de l'histoire comme s'il n'y avait pas contradiction dans les termes même. Il est peu surprenant après cela qu'on en soit venu au relativisme qui permet de parler « des » métaphysiques, comme si chaque penseur avait la sienne propre, comme si la Vérité était multiple. Aussi le mot « métaphysique » au sens moderne vulgaire veut-il simplement dire obscur et quasi-incompréhensible.

Dans une pareille confusion les fragments de philosophie pré-socratique qui nous ont été transmis se peuvent accorder à toutes les fantaisies subjectives. Dons poétiques ! selon certains, sans qu'on prenne la peine de savoir ce qu'est la poésie, ce qu'elle était à l'époque d'Homère et dans les sociétés traditionnelles contemporaines. Inventions géniales ! selon d'autres. Quelle serait alors la valeur de pareilles inventions ? En quoi des rêveries individuelles sur les éléments, etc., feraient-elles progresser la connaissance humaine dans le domaine universel qui seul importe vraiment ?

Non ! si l'on veut accorder quelque valeur à la pensée de ces hommes qui prétendirent exposer des principes universels, il les faut enraciner dans le sol de la Grèce archaïque et traditionnelle. Il est utile de noter à ce propos que les éléments d'empédocle sont aussi des dieux et que le *Feu* d'Héraclite s'appelle parfois Zeus.

De cette mentalité traditionnelle Platon fut l'interprète intellectuel par excellence (cf. Eliade dans *Le Mythe de l'éternel retour*, p. 63 sq.) : voilà qui peut nous éclairer singulièrement.

La connaissance de la Grèce antique s'exprimait surtout sous le couvert des mythes et des symboles. On retrouve dans l'art archaïque, dans Homère de même, la figuration d'une connaissance universelle propre, sous un mode particulier dans chaque cas, à toutes les sociétés traditionnelles.

Lévy-Bruhl dans ses études sur la mentalité dite « primitive », et Eliade d'une façon plus exacte et plus universelle ont montré que l'agissement de ces sociétés est fondé sur les idées-force (incarnant une connaissance métaphysique) plus en rapport avec la source profonde du langage que le verbiage dialectique dont la civilisation occidentale, à la suite des grecs rationalisants, a fait son partage.

Toute religion d'ailleurs retourne à cette source primitive qui est la force de « l'être » en opposition à celle de « l'avoir », au goût d'acquisition qui caractérise l'individualité (de là la valeur universelle de la vraie pauvreté, de l'abnégation).

On a parfois qualifié de mystique, à cause de son efficience, la pensée « primitive » et l'usage d'un tel mot n'est pas tellement erroné si l'on veut bien le reporter à son origine étymologique, c'est-à-dire sa relation aux « mystères ». Aussi a-t-on été tenté d'appliquer le même qualificatif aux philosophes pré-socratiques en raison de leur parentage à cette mentalité « primitive ». Mais cette parenté est déjà lointaine si l'on tient compte de la part de rationalisation de leur pensée. C'est ce caractère hybride qui a rendu l'interprétation de leur pensée si difficile et finalement a conditionné son rejet par la pensée occidentale quand Aristote les eut globalement qualifié de « physiciens », après avoir privé le platonisme de son grand rêve d'intuition intellectuelle : la réminiscence.

Ce rejet, de même que la décapitation du platonisme, ne fut pas sans conséquence pour la pensée et toute la civilisation occidentale ;

c'était rejeter du coup, inconsciemment, les seules parcelles de pensée traditionnelle qui eussent pu encore servir de contact avec la société antique. C'était se condamner pour des siècles à voir dans la Grèce dite « classique » l'apogée de toute civilisation, alors que tout le monde sait bien maintenant, par les témoignages de l'art archaïque retrouvé (comparer la statue attique du VIIe siècle avant Jésus-Christ, du Metropolitain Museum de New-York, aux Vénus et autres du IVe siècle avant Jésus-Christ) et les récentes études, que cette Grèce représente plutôt un état de particularisation, donc de décadence. O. Spengler (*Déclin de l'Occident*) s'est élevé il y a déjà longtemps contre une idéalisation abusive de la Grèce des humanistes. Platon d'ailleurs n'était pas toujours tendre pour ses contemporains et ce n'est pas sans raison qu'il tançait de son mépris hautain ceux qu'il appelait déjà les « modernes ». Qu'y a-t-il, en effet, de si peu admirable que la société débraillée où vécut Socrate ?

L'époque où se situent les philosophes pré-socratiques correspond bien à un état de transition entre une société traditionnelle se rattachant à des conceptions fondamentales « agissantes » d'ordre universel et véhiculées principalement par les mythes et les symboles, et une société profane où les mythologies ont remplacé le mythe efficient et l'art naturaliste « classique » la symbolique antique. On retrouvera l'équivalence d'un pareil état en Europe à la décomposition du Moyen Age, la Renaissance correspondant à l'époque pré-socratique, le XVIIe et le XVIIIe siècles correspondant à la décadence « classique » décriée par Platon.

Voyons donc maintenant la suite, indiquant seulement les étapes en rapport direct avec notre sujet, de cette histoire de la pensée occidentale.

La Grèce nourrie de la seule raison raisonnante, en proie aux dissensions internes qui ne sont pas sans rapport avec le changement de mentalité envisagé plus haut, périclita et mourut. Rome qui à l'époque charroyait des forces vives (cf. les études de G. Dumézil sur l'antiquité romaine) la submergea, mais fut prise au même piège et l'hellénisme

romain n'est sans doute pas une des moindres causes de la décadence romaine.

Rome abrita, au début de l'ère chrétienne, les déchets de deux grands courants de pensée : l'orientale et la grecque. La Grèce périclitante pouvait difficilement donner autre chose à un conquérant pressé, et l'Orient conquis n'envoya à Rome, qui demandait des divertissements, que des courtisans et des jongleurs. La Rome impériale sombra dans l'éclectisme qui est le bilan de faillite du rationalisme desséchant.

Dans ce bourbier, refusant toute compromission, perça la pure lumière du christianisme qui, s'incarnant peu à peu, finit par supplanter l'empire et devint du fait un des centres du monde. Son rayonnement s'accorda à des rayonnements parents, aussi bien de la pensée orientale que de ce qui restait de plus pur de la pensée grecque : ce fut le superbe flamboiement intellectuel de l'Ecole d'Alexandrie. Platon triomphait du rationalisme, parce qu'il ouvrait à la connaissance des perspectives infinies confondant presque ses ambitions, en fin de compte, avec la recherche chrétienne de la vision béatifique. On eut, par la suite, Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nysse, le pseudo-Denys, saint Augustin, Scot Erigène, la vie intellectuelle des Xe, XIe et XIIe siècles chrétiens où la connaissance comme chez Guillaume de Saint-Thierry, était plutôt « expérience » que « savoir ». Puis vint le XIIIe siècle et le choix de l'Occident. Aristote avait été commenté déjà par des hommes de haut lignage intellectuel de Plotin aux Arabes en passant par Boèce ; cette fois c'est un saint de l'Eglise catholique qui l'établira au cœur même de la pensée chrétienne et lui rendra, appuyé sur saint Augustin et l'Aréopagite dont il commenta les « Noms divins », la tête platonicienne, l'ouverture théologique vers l'intuition intellectuelle, la connaissance surnaturelle.

Mais le corps est là, tout entier, comme au temps du Stagirite, et déjà, dans Paris, certaines facultés universitaires s'attachent au corps exclusivement. Les augustiniens tiennent ferme avec saint Bonaventure et les mystiques (déjà saint Bernard avait fait condamner Abélard) ;

pour eux, c'est le foyer même de la connaissance divine qui est en jeu. Des condamnations sont portées. Saint Thomas lui-même n'y échappe pas. Malgré tout, la scolastique aristotélicienne devient à l'époque des grandes cathédrales l'un des plus prestigieux monuments de la Chrétienté.

Pourtant, saint Thomas avait dit avant de mourir que toute cette science n'était qu'un fétu de paille. Or, le fétu de paille devint toute la pensée. La scolastique meurt de ratiocination ; les grands penseurs et savants de la Renaissance sont presque tous platoniciens : Ficin, de la Mirandole, Copernic, Vinci, Nicolas de Cuse... d'ailleurs ils luttent seuls contre le vent de l'indifférence. Le XVIIe siècle n'a plus que l'indigence d'un « style » vidé de pensée forte, et encore une fois nous voilà en face du « classicisme » qu'on a voulu universel ; et pourtant y a-t-il quelque chose de moins universel que le XVIIe siècle. Le XVIIIe, c'est le triomphe de la raison pure, de l'encyclopédisme ; un siècle calqué sur le schéma aristotélicien primitif. L'Occident a définitivement choisi : Aristote et l'empirisme scientifique.

Le reste, c'est l'histoire du modernisme, du développement de la science coupée de toute transcendance, avec des sorties irrationnelles périodiques (romantisme français et allemand, etc.) qui sont comme les réflexes hystériques d'une civilisation qui vit dans l'inconscience, décapitée des valeurs fondamentales, nourrie d'un philosophisme « dessourcé » de la métaphysique véritable (ce qu'on appelle maintenant ainsi n'est plus que phénoménologie ; c'est tout dire).

De la Grèce, qui a pourtant produit de belles filles, l'Occident moderne n'a plus en partage que cette femme acariâtre : la raison raisonnante.

Jean-Claude Dussault

Autre point de vue sur l'art moderne

« Il importe extrêmement de laisser le champ libre à l'art de notre temps, qui, soucieux du respect dû aux temples et aux rites sacrés, se met à leur service de telle sorte que, lui aussi, puisse unir sa voix à l'admirable cantique chanté dans les siècles passés par les hommes de génie à la gloire de la foi catholique ».

(PIE XII, *Mediator Dei*, p. 72)

Ma réponse se voudrait polie : mais l'article en question ne l'était guère. Il faudrait bien pourtant éviter le travers par trop visible de M. Brassy, et engager la conversation d'un ton reposé, dans des formules distinguées, etc.

Pour ce faire, il me semble urgent de me vider auparavant, et tout d'un jet : ensuite, nous pourrons peut-être parler « art sacré et art moderne » à tête froide et en tout équilibre.

M. Brassy, je ne vous connais pas, mais je connais un peu l'art moderne, dans tous ses courants, et particulièrement dans son contexte religieux.

Et quand vous parlez de *déformation concertée* comme le « principe évident » des « tendances actuelles de la peinture d'aujourd'hui », vous exagérez ! Et si vous ne savez remonter qu'aux Byzantins pour retracer les premières manifestations de cette « déformation concertée », eh bien, reprenez votre souffle et vos bouquins : déjà dans les cavernes brumeuses de la préhistoire nous trouvons un style de dessin spontané, quelque peu caricatural, et bien nettement digne d'être accablé de la lourde appellation de « déformation concertée » : tant il est vrai que l'homme est un artiste qui doit s'inspirer, mais qui n'a pas naturellement la tendance à copier exactement ; il y met du sien, quand il a suffisamment d'intelligence pour le faire ; de là toute la distance, et l'unique différence, entre un vulgaire copiste (qui dans certains cas peut avoir beaucoup de succès) et un véritable créateur, un honnête inventeur.

1. En réponse à M. Robert Brassy, R. D., mars 1957, p. 81.

Les Egyptiens ont fait un art bien estimé, et dont le principe fondamental était si je ne m'abuse une simplification hardie tendant vers une impression d'immobilité, mais d'immobilité vivante par une organisation bien équilibrée, en somme de vie latente : les Pyramides, leurs temples, leurs murales, et leurs sculptures.

Pour ne pas vous rappeler un tas de choses que vous savez mieux que moi, M. Brassy, nous ne dirons rien de l'aspect religieux des plus authentiques de cet art égyptien, ni des influences qu'il a eu sur le développement des arabesques mauresques, expression entièrement abstraite s'il en fut jamais...

Nous passerons poliment et gentiment dans le vif du sujet.

« ... comme on va au cirque pour s'amuser, rire tout son saoul ou pousser des cris d'horreur devant les toiles d'un grotesque évident de Rouault... »

M. Brassy, vous retardez de tout près de quarante ans : tel était sommairement le jugement que l'on portait, un peu vite, sur Rouault vers mil neuf cent vingt.

Depuis, bien des choses ont changé, mais une certaine mentalité subsiste, paraît-il...

Rouault est maintenant reconnu comme l'un des génies les plus authentiques de l'art religieux de la première moitié du vingtième siècle de l'ère chrétienne, laissez-moi vous le rappeler : et cela non en perroquet, en snob, parce que Rouault est à la mode : un type de son calibre ne peut jamais être à la mode, étant donné la profondeur de son message, l'audace de son expression, et la qualité intense de ses pensées. Rouault se révèle dans l'intimité, comme un véritable message religieux : ce n'est que par le contact que ses gravures fortes et monolitiques s'attendrissent et nous disent tout ce qu'elles ont de trop sur le cœur ; et ses peintures, que vous comparez en toute justesse aux vitraux (il est vrai que la technique employée par Rouault pour peindre nous suggère immédiatement et spontanément cette comparaison : tout de même, vous avez au moins eu le gros bon sens de l'attraper !) et ses peintures donc comptent

parmi les réalisations les plus intéressantes et les plus estimées chez les artistes contemporains.

Et si « le public même non averti admire très sincèrement un Cézanne... » vous me surprenez fortement de n'être pas à son niveau et de ne pas vous joindre à lui, puisque maintenant, et même depuis plusieurs années, Rouault voisine Cézanne, et l'éclipse même souvent.

D'ailleurs la façon légère dont vous parlez, M. Brassy, du cubisme, du surréalisme, de Picasso, et de l'art non figuratif, continue admirablement votre texte dans son ton de franchise voulue mais bien mal renseignée. Je ne voudrais pas paraître ridicule en vous parlant du drame de l'art non figuratif, aboutissant logique de la série d'expériences picturales amorcée par l'impressionnisme, continuée par l'expressionnisme, le fauvisme, le dadaïsme, et poussée plus loin encore par le surréalisme et le cubisme (que vous croyez, bien à tort, liquidé !) ; mais le fait n'en est pas moins réel : l'art abstrait peut tout aussi bien atteindre au tragique que l'art représentatif ; vous paraissez ne pas savoir qu'un jeune communiste chinois peut fort bien s'esclaffer devant la « Descente de croix » de Rubens, ou devant la « Cène » de Vinci, en disant : « Mais qu'est-ce que vous inventez là ? »

Il est question là-dedans d'abord d'une série de conventions (à savoir dans le cas présent : toute l'ambiance de la religion chrétienne, et les faits que nous avons en mémoire, mais qu'un chinois communiste ne connaît peut-être pas), et aussi d'un certain courant tout à fait spécifique à une époque donnée : nous jugeons maintenant bien légers les tableaux d'un Fragonard, lesquels reflétaient pourtant bien l'esprit de l'époque.

Ainsi, les peintures qui sont les miroirs les plus fidèles de notre siècle sont celles d'un Picasso, d'un Léger, d'un Matisse, et dans l'ambiance religieuse, celles de Rouault.

Décidément, M. Brassy, vous êtes tombé d'à pic et on ne peut plus mal : que vous eussiez disputé de Gauguin et de son vocabulaire par trop différent du langage chrétien, de Redon et de ses fantaisies litur-

giques, de Braque et de son audace trop peu respectueuse, de Gromaire, de Desvallières et de sa sentimentalité, de Py, de Charlier, de Gleizes et de ses acrobaties, de Buffet et de son dépouillement un peu vide, de Manessier et de ses abstractions, de Novarina et de ses églises, nous l'aurions compris et peut-être même aurions-nous partagé vos réserves ; même que vous vous fussiez (!) montré peu satisfait des travaux religieux d'un Denis, d'un Matisse, d'un Lecorbusier, je ne m'en serais pas offusqué outre mesure, et j'aurais sans doute engagé plus posément le dialogue.

Mais vous avez expédié Rouault en trop peu de vos lignes trop légères : aussi nous passons à des choses plus sérieuses... Mais auparavant, permettez donc à quelqu'un d'autre de vous remettre le change et de se moquer un peu de vous !

Vous faites preuve d'une érudition surprenante en ce qui concerne l'art abstrait : puisque vous allez jusqu'à être au courant de l'histoire touchante de la queue de l'âne : mais vos connaissances et vos prétentions vont-elles un tout petit peu plus loin ? Et permettez-moi donc s'il vous plaît de vous emprunter les derniers mots de votre article... « qui symbolise si bien notre époque apocalyptique ».

* * *

Il est bien évident que Rouault mérite bien plus qu'un petit bout d'article : peut-être y reviendrons-nous plus longuement bientôt ?

Elle est si vraie cette parole de Joseph Pichard (qui a tant fait pour la cause de l'art sacré contemporain en France) : après Rembrandt, il faut attendre avec résignation bien longtemps un autre génie de la lumière chrétienne du même calibre, un autre « illuminé » : et c'est Rouault qui reprend la torche attiédie, affadie, toute dégoûtante d'eau de rose : et il la secoue, terriblement, vigoureusement ; il a quelque chose dans la poitrine, le gaillard ! Et dans la main, un pinceau lourd, gros, des couleurs dures, fougueuses, intenses.

Etouffant de solitude, il cherche compagnie près de quelques autres peintres parmi ceux qui lui ressemblent un peu : les Fauves ; avec eux

il partage bien son expression vigoureuse et la facilité de choquer de prime abord, l'usage libéré des couleurs et des teintes violentes : mais le réseau de noir positif dont il emballe ses toiles détonne auprès de l'élégante peinture d'un Matisse : l'agressivité de Rouault se joue sur un tout autre plan que celui des Fauves de 1905.

Rouault rugit en couleurs avec la même voix que celle de son nouvel ami, Léon Bloy. Misères humaines, drames des saltimbanques, des prostituées, des repris de justice, des pauvres, des solitaires : il partage tout et fréquente tous. Sa lumière transpose les sujets les plus sombres dans un contexte si intensément simple et tragique que la force intérieure dont il les anime les impose à l'attention et provoque la réflexion.

Celui qui d'abord avait travaillé le vitrail appliquait maintenant ces techniques séculaires sur toile : ce fils des cathédrales rugissait en solitaire, à mesure que sa crise intime se cristallisait vers la notion aiguë du tragique de l'existence humaine : aussi devait-il commencer au pied de l'échelle une lourde et pénible montée vers l'absolu, vers une expression purifiée et vertigineuse des grands thèmes de la religion du Christ : au pied de l'échelle étaient des prostituées et des miséreux : Rouault ne leur tourne pas dédaigneusement le dos mais se penche à les comprendre ; un peu plus tard il en vient à se poser le problème de la justice, qu'il constate toute souillée dans l'appareillage des hommes de loi ; puis viendront les saltimbanques, dont la joie de vivre se communiquera quelque peu au peintre tragique : désormais Rouault aborde les zones religieuses avec une maturité qui s'épanouit dans un climat moins lourd.

On a pu reconnaître chez Rouault le trait incisif de Daumier, le langage cru de Lautrec, le souffle intérieur de Van Gogh, le sens géométrique de Cézanne, les couleurs vives de Matisse : mais seul le maître du Miserere, du Vieux Roi et du Paysage biblique sait fouiller aussi profondément le tragique humain dans un contexte religieux.

* * *

Comment terminer un article aussi mal commencé ? Car il est bien évident que les opinions émises par M. Brassy étaient trop choquantes

pour ne recevoir en écho que des applaudissements ! Si j'ai été quelque peu dur dans ma réponse, je n'en pense pas moins que j'ai tout de même gardé encore plus de mesure que M. Brassy, dont pourtant j'avais si fortement goûté son *Minou Drouet, ange de la poésie* paru à la Revue en mars 1956.

J'aimerais bien conclure sur une revue très vive de la situation de l'art sacré au Canada, et surtout dans notre région : mais les matériaux s'annoncent trop nombreux ; il y aurait tant à dire au sujet de nos nouvelles églises et des tentatives courageuses qu'on y fait ; des deux principaux temples sacrés de notre province, à savoir l'Oratoire Saint-Joseph, et le temple du Cap-de-la-Madeleine ; de nos sculpteurs et peintres, céramistes et décorateurs qui tentent de confronter leur foi et leur talent (les deux variant dans des mesures mystérieuses...) devant les graves problèmes que pose l'application de leur art aux sujets religieux.

L'art sacré, de par toute son entité, est le sujet le plus intéressant à étudier.

Robert Albert

Considérations sur quatre récents volumes

Le Fou Perché. — Je craignais un peu d'ouvrir ce roman de M. Jean Portelle car, selon la prière d'insérer des Editions Denoel, il s'agissait d'un roman fantaisiste. Je crains la fantaisie, surtout lorsqu'elle est due à un très jeune romancier qui en est à son premier livre. Le genre fantaisiste est plein d'écueils et par le fait même l'un des plus difficiles qui soient. Pourtant *Le Fou Perché* de Jean Portelle m'a plu immédiatement parce que le récit est mené rondement, que les situations cocasses succèdent aux situations cocasses et que chaque chapitre est d'une loufoquerie bien mesurée.

L'intrigue se résume mal, et réduite à un schéma, cette histoire n'a plus sa vivacité et son entrain de tous les diables. Un jeune poète passe ses nuits sur le toit de sa maison, en Sologne, et c'est là qu'il rencontre une chatte qui s'installe comme chez elle. La vieille nourrice qui vit avec le poète, dans la maison précisons-le, voit cette situation d'un œil inquiet. Le poète ne se contentera pas de sa chatte et ramènera d'une foire de village une jeune paysanne qui sera sa maîtresse et qu'il aimera jusqu'au jour où elle deviendra sa femme, histoire de donner un père au petit qui naîtra de leur union passagère. Mais la jeune femme, Lucette, la nourrice et la chatte ne font pas bon ménage. Partagé entre les trois, le jeune homme se trouve chaque jour en plein drame ; heureusement, sous la plume de Jean Portelle, les drames ne sont jamais bien sérieux et finissent toujours par une pirouette. Il faudrait ajouter que la jeune femme cherche toujours à tromper son mari, que le petit pleure constamment, que Mamie ne manque jamais une occasion de semer la discorde dans le ménage, que le mari réussit à se faire aimer de sa femme en la battant soigneusement, et qu'à la fin cet amour exclusif le lasse. Lucette disparaîtra dans les sables mouvants et la vie reprendra comme avant.

Tel est dans ses grandes lignes, ce récit plein d'humour, de malice et d'ironie. Nous passons constamment de la narration au dialogue ou

au monologue, ce qui donne l'impression du mouvement, je dirais presque de l'agilité.

L'étiquette fantaisiste que l'on applique au roman de Jean Portelle ne doit pas être prise en mauvaise part, bien au contraire. Il la mérite pleinement. Voilà donc un petit livre où l'on s'amuse, où l'on ne pense pas à se suicider et l'auteur sait ne pas être sérieux. Il faut dire bravo à Jean Portelle.

* * *

Un Pas d'homme. — Les romanciers n'ont pas épuisé tous les sujets, loin de là. Il arrive très souvent qu'un sujet éternel soit renouvelé par un écrivain de talent, au moment précis où l'on s'y attend le moins. Par exemple, quoi de plus banal qu'un roman d'amour ? Il semble que le problème ait été envisagé sous tous ses angles, depuis qu'il y a des gens qui écrivent. Et pourtant, un romancier de classe peut encore en faire le sujet de son livre. Tout a peut-être été dit ici-bas, mais tout n'a pas été dit de toutes les façons.

Le hasard a voulu que je lise, la même journée, deux romans dont le thème central est l'amour, ou plus précisément, la fin d'un amour. Deux romans très différents l'un de l'autre mais qui pourtant se rapprochent par certains côtés. Deux romans excellents, en tous cas, dignes des écrivains qui les ont produits : Marie Susini et Paul-André Lesort.

Marie Susini dont on n'a pas oublié *La Fiera* nous donne avec *Un Pas d'homme*, édition du Seuil, un très beau livre où l'action est inexistante, l'intrigue volontairement réduite au minimum. Le sujet : la séparation de deux amants. Quelques paroles échangées de part et d'autre, des phrases que l'homme et la femme n'osent poursuivre et laissent tomber.

A la faveur des longs moments de silence qui séparent chaque bout de phrase, Serge et Manuela font un retour en arrière, et le passé renaît, par bribes, par tableau. C'est leur jeunesse, leurs espoirs, leur rencontre, leur vie à deux qui défilent à ce moment tragique où leurs routes vont

se séparer. C'est en même temps les faiblesses, les lâchetés, les exigences, les actes d'égoïsme qui prennent leur véritable sens, dépouillés de la passion momentanée qui les avait produits. Pour Manuela, c'est aussi une minute angoissante où elle entrevoit l'avenir qui l'attend. « Tous ces jours à venir, encore à venir. Les matins secrets que rien n'habitera et la nuit viendra, la nuit passera. L'écho de son pas d'homme se heurte aux meubles, s'attarde à la cheminée. Jour après jour, vides, l'un ressemblant à l'autre. Le jour, de nouveau la nuit. Et personne ne viendra. Le ciel tout bleu sur la cour. L'été. Le bruit de la mer. Sur la route, des couples, la main dans la main. Il y a tant de couples de par le monde. Ces jours encore à venir. Encore à vivre. Et alors, elle se met à pleurer. Une vie, c'est si long ».

Cet univers tragique, Marie Susini a su le voir et l'exprimer à travers des êtres qui souffrent et espèrent, avec un art très sûr et dans une perspective poétique de première valeur. Son roman est très beau et très émouvant.

* * *

Le Fer rouge. — La formule de ce roman, édition du Seuil, de Paul-André Lesort est celle des lettres. Sept lettres écrites par une femme à son mari, lettres qu'il trouvera à son retour.

Ici, c'est à secouer un joug que la femme s'emploie, à se libérer d'une emprise qui lui a fait perdre sa véritable nature, à se retrouver elle-même, femme et libre, en dehors de la puissance de cet homme qui a voulu la modeler comme on arrange un jardin selon son goût. Au fur et à mesure des sept ou huit lettres, le passé défile, reparaît dans sa véritable perspective. En même temps, la femme reprend peu à peu goût à la vie ; elle menaçait de se supprimer au début de ses lettres, mais nous voyons par la suite qu'elle n'en fera rien, qu'elle partira pour retrouver l'enfant qu'elle avait eu avant son mariage et dont son mari l'avait détourné. La rébellion devient chez elle révolte et la veille du retour de son mari elle saccagera la maison et brisera tout ce qu'elle peut trouver, pour rompre définitivement avec cette partie de sa vie et aussi

pour mesurer ses forces nouvelles. Elle termine sa dernière lettre ainsi : « Je veux que mes paroles s'enfoncent en toi comme le fer rouge — ce fer rouge dont tu m'avais marquée et que j'ai arraché de tes mains. Je veux que tu écoutes. Je veux que tu regardes »:

Ce fer rouge, elle a réussi à l'arracher en scrutant son passé, en retrouvant sa liberté personnelle.

Un être parti à la recherche de sa vérité : tel est le roman de M. Lesort. Un roman magnifiquement écrit et composé, d'une psychologie pénétrante et implacable. Un très beau roman qu'il faut lire.

* * *

Alain Fournier ou la pureté retrouvée. — « Mon credo en art et en littérature : l'enfance. Arriver à la rendre sans aucune puérilité, avec sa profondeur qui touche les mystères ». Cette phrase de Fournier nous introduit immédiatement à la vie du *Grand Meaulnes* et en même temps définit assez bien l'auteur. L'aventure intérieure d'Alain Fournier en fut une de recherche et de création ; recherche de l'enfance et de ses mystères, création de personnages où la poésie la plus forte et la vie la plus exigeante forcent les portes et les cœurs.

L'essai que vient de publier M. Henri Vallotton, aux Nouvelles Editions Debresse, à Paris, *Alain Fournier ou la pureté retrouvée*, est très bien construit et l'auteur a mené son travail avec intelligence et probité.

M. Vallotton étudie les différents aspects du « paysage mystérieux », du « délicieux inconnu », en tenant compte des moyens dont disposait Alain Fournier pour y parvenir. Il lui faut donc analyser le comportement de l'auteur du *Grand Meaulnes* dans son enfance, son adolescence et son rêve d'amour parfait. Ce rêve, tellement dépouillé qu'il n'avait aucune chance de se réaliser entièrement, fut quand même le rêve d'un homme. C'est ensuite Fournier adulte et écrivain que l'auteur observe. Adulte ? Oui, sûrement, mais adolescent aussi par plusieurs côtés de son âme. Alain Fournier, non seulement ne se détacha jamais de son

enfance, mais resta toujours attentif aux enfants, à l'enfance en général. Il voulut conserver la pureté essentielle de son âme pour « pouvoir ainsi rester le plus près possible du monde de l'enfance dont les mystères et les profondeurs lui étaient chères ». L'expression est de M. Vallotton.

Et pour expliquer le *Grand Meaulnes*, M. Vallotton ajoute : *Le Grand Meaulnes* restait pour son auteur, après la perte de l'amour, l'unique moyen de retrouver le Domaine perdu, qui est certainement, à plus d'un égard, le symbole de l'enfance finie ».

Fournier y est parvenu. Par sa vie et par son livre surtout. Ainsi que le dit M. Vallotton, à la fin de son essai : « Pour arriver à reconstruire ce monde particulier de son cœur, pour exprimer les « délicieuses choses inconnues » qui passaient au-dessus de la vie enfantine, pour créer et conserver son monde intérieur, pour parvenir enfin à « la satisfaction parfaite, la pureté, la beauté, l'éternel » qu'il cherchait, pour « évoquer ce qui est passé..., unique dans sa complexité, mystérieux parce que plus grand et plus vieux que la raison et que la pensée », Fournier n'avait qu'un moyen à sa disposition : écrire son roman qui serait un « essai... de construction du monde en merveille et en mystère ». Dégoûté de n'avoir pu accéder à la pureté absolue, il y renonça dans la réalité — « Je suis las de vouloir l'amour et de vouloir la vie ; je me réfugie au milieu des images qui sont en moi » — il tricha, il l'inventa dans son livre.

« Et même s'il trouvait qu'« aucune construction humaine n'est assez vaste pour contenir le monde que je porte en moi », Fournier parvint néanmoins à rendre ce monde et ses sensations éternels et à faire entrer dans une œuvre d'art le temps pur que nous pouvons soudain retrouver en la lisant ».

* * *

Dans une collection d'essais qui comporte déjà un « Albert Camus » de Albert Maquet et un « Julien Green » de Michel Gorkine, l'essai de M. Vallotton est bienvenu et a le grand mérite de présenter une critique

très fouillée de l'œuvre et de la correspondance d'Alain Fournier, d'éclairer le visage de cet homme qui reste pour plusieurs un des premiers écrivains du siècle.

Ajoutons — et cela a son importance — que le livre de M. Vallotton n'est jamais terne, que la lecture en est facile, et que l'auteur prouve tous ses avancés par des textes de Fournier lui-même, ce qui n'est pas toujours le cas dans des ouvrages de ce genre.

Jean-Guy Pilon

Le sens des faits

Trois pièces aux Festivals de Montréal

Avec *L'illusion comique* Corneille voulait renouveler le théâtre français ; il comptait sur l'élément nouveauté pour assurer le succès de sa pièce. Il écrivait dans sa dédicace : « Souvent la grâce de la nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit degré de bonté ». Il avait certes raison mais cet intérêt du jamais vu ne nous touche plus aujourd'hui après trois cents ans. Toutefois une autre curiosité remplace pour le spectateur celle de l'inédit : comment fera-t-on flotter ce bateau de *L'illusion comique* qui prend eau de toute part ? Sans intrigue, avec un seul caractère vraiment intéressant (Matamore), bourré de longueurs et de langueurs le bateau avait besoin de renflouage ; sans le vers cornélien il eût été coulé irrémédiablement.

Le sauvetage ne fut pas facile : on dut découper la pièce, presque comme au cinéma, en supprimer de larges extraits, y ajouter un divertissement de Molière, parodier la scène tragique intercalée au cinquième acte, cette parodie allant contre la volonté de l'auteur, et donner la priorité à la mise en scène et au décor sur le texte. On voudrait critiquer l'orthodoxie de cette transposition mais on lui doit les meilleurs morceaux du spectacle, tout spécialement la tragédie ridiculisée et *L'Etourdi* de Molière.

Jean Meyer a bien toué la pièce ; il a assez comblé l'œil pour que l'oreille ne s'ennuie pas trop. Robert Prévost, avec ses décors et costumes, l'a bien secondé. Durant une longue narration on projette sur la toile de fond l'image des exploits racontés ; pendant qu'Adraste importune Isabelle de ses déclarations amoureuses, celle-ci saute, gambade, esquisse des pas de danse... et les scènes passent. Elles passent sans gagner l'adhésion totale d'un public étonné sans être engagé.

On est surpris de voir comment Jean Meyer est parvenu malgré tout à mettre une certaine unité dans cette pièce baroque. La façon de dire le vers y est pour beaucoup ; Jean Meyer a imposé une cadence très stylisée tout en laissant aux comédiens assez de latitude dans l'interprétation. Presque tous s'en tirent très bien ; mentionnons en particulier Beauchamp (Matamore) dont l'emphase ne va jamais jusqu'à la charge ; le personnage est ridicule sans que l'acteur le soit. Jean Gascon surprend en jeune premier (Clindor) : souple, élégant, il nous fait oublier que l'emploi ne lui convient pas beaucoup. Les interprètes de la farce, Gaby Gascon, Gaétan Labrèche, Guy Hoffman et Jean Coutu ont magistralement brossé leur petit tableau. Jean Coutu est un comique de grande classe ; on voudrait lui voir exploiter cette veine plus souvent.

Diane Giguère (Isabelle) manque un peu de métier ; son jeu plastique est impeccable mais sa voix trop limitée affadit son personnage. Denyse Saint-Pierre (Lyse) a des intonations d'un comique irrésistible. Le reste de la distribution joue bien dans la note ; seul Marcel Cabay (Géronte) manque d'autorité.

En somme le spectacle a de bons moments mais tous les efforts n'ont pas réussi à sauver le texte de Corneille ; la belle poésie ne fait pas nécessairement du bon théâtre. La critique la plus sévère tombe sur le choix de la pièce ; on a beaucoup parlé de la proximité de *L'illusion comique* et du *Cid* dans l'œuvre de Corneille. On aurait dû voir avec Péguy la parenté plus profonde du *Cid* avec *Le Menteur.* Tant de soins donnés à monter *Le Menteur* en auraient fait un bien meilleur spectacle. Souhaitons qu'on y revienne.

* * *

Avec les lauriers du Festival d'art dramatique, Paul Buissonneau et son Théâtre de Quat'sous ont repris *La tour Eiffel qui tue* de Guillaume Hanoteau au théâtre en plein air du parc Lafontaine. L'endroit est magnifique mais se prête mal à un spectacle où l'effet surprise et le comique mécanisé tiennent la première place ; ces deux éléments exigent une réalisation technique parfaite que ne permet pas la scène trop vaste et sans coulisses du parc Lafontaine. Ainsi le spectateur voit les « trucs » se préparer, soit parce que l'éclairage ne peut tuer les ombres sur la toile de fond, soit parce que l'amphithéâtre trop large donne un mauvais angle de vision. Seulement quelques centaines de spectateurs peuvent se faire une idée assez juste du spectacle.

Malgré ces inconvénients et malgré un texte à faire bâiller, on ne s'ennuie pas : la mise en scène fourmille de trouvailles cocasses. Si le comédien se sent un peu réduit au service de la machinerie c'est que la précision du mouvement prend le pas sur l'interprétation. Le spectateur se détend joyeusement et se laisse guider par un rythme sans faille ; il regrette d'avoir manqué le spectacle dans une vraie salle de théâtre.

* * *

Il n'est pas facile de se prononcer brièvement sur *On Borrowed Time* de Paul Osborn que présentait une troupe de Toronto, *The Playcraftsmen.* C'est une pièce complexe qui tient à la fois de la fantaisie pure, de la comédie de mœurs, de l'inquisition métaphysique, sans négliger les caractères. Réel, surréel, comique et tragique s'entremêlent sans se choquer.

La mort est à la fois l'élément principal et le ressort de la pièce : elle vient chercher au début le père et la mère d'un petit garçon que garderont ensuite ses grands-parents. De nombreux traits d'observation croqués sur le vif (tempéraments et manies des grands-parents, mimétisme de l'enfant), colorent la pièce en lui donnant le ton du vécu. Ils ne font pas oublier que la mort attend toujours et que, même si son émissaire est paralysé pour un temps par une puissance magique du grand-père, elle aura le dernier mot. Mais la mort n'entrave en rien le comique car elle est douce et c'est presque sous sa protection que s'agite la vie des personnages.

Et la vie bondit dans cette maison de petit village remuée par l'espièglerie de l'enfant qui dit tout ce qu'il pense et fait à peu près tout ce qu'il veut. La tante qui voudrait l'adopter « pour l'héritage » est bien rabrouée et les personnages à deux dimensions, matérielle et intellectuelle, sont confondus par ceux qui possèdent l'autre dimension, spirituelle ou surréelle. Ainsi seuls le grand-père et l'enfant peuvent converser avec Mr. Brink, l'émissaire de la mort.

La mise en scène de L. C. Tobias donne une juste part aux divers éléments de la pièce. Des scènes loufoques, comme celle du revolver, alternent avec des scènes très intenses, celle par exemple de la mort de l'enfant. Le rythme ne se relâche jamais et sa variété s'adapte aux différentes situations.

Rex Devlin (le grand-père) mène le bal avec bonhomie et naturel ; il est difficile d'imaginer une interprétation plus juste : métier et sincérité se complètent à la perfection. Le talent du petit Clive Endersby (l'enfant) mérite des félicitations mais le metteur en scène a sans doute usé de beaucoup de tact pour obtenir ce jeu spontané et souple. Ordinairement les enfants sont très naturels dans les « séances » qu'ils improvisent mais un texte imposé les paralyse. Le travail délicat du metteur en scène consiste à faire retrouver l'instinct dans la stylisation.

Mentionnons aussi la forte présence de Guy Purser (Mr. Brink) et la discrétion d'Anna Repas (la servante). Christiana Drever (la tante) durcit inutilement son personnage déjà antipathique tandis que Blanche Hogg (la grand'mère) rachète par son type physique impeccable une exagération vocale de fatigue. Un seul rôle faible : E. J. Beatie (le médecin).

Décors et costumes sont bien dans le ton si l'on exclut le complet brun de Mr. Brink qui aurait dû être bleu marine ou gris foncé.

En somme un travail excellent sur une pièce variée et pittoresque.

Gilles Marsolais

« Emourie »

Accueillir une nouvelle revue de poésie canadienne en provenance de Québec sur un bon courant marin : pourquoi pas ?

A Montréal, les tentatives poétiques sont multiples et diverses, mais nous attendons de Québec des intonations nouvelles, dans un registre qui leur est tout naturellement personnel.

Ainsi le titre *Emourie*, mot nostalgique à résonance d'invite, de départ, et que l'on définit : « impulsion soudaine, sans cause apparente, donnant lieu à une action brusque et inattendue » dans le parler populaire de la Côte-Nord.

Une belle présentation, nette, précise, sans luxe mais bien faite ; une poésie coule à travers une soixantaine de pages, variée de l'expression diverse de dix-sept collaborateurs, dans les formes les plus changeantes.

Signalons Jean-Paul Plante et son poème pour *Prés verts* :

Gamin,
Le vent lutine
les jupes.
Et mon regard lui dit :
merci !
même si mon chapeau s'envole !

De Louise Renaud :

... *Car mon pays se trouve à trois pas des étoiles*
Et les mots qu'on y lit au coin de chaque rue
Sont toujours des chansons.

Et de Gilles Vigneault :

... *Mais le soir est lourd quand, tous deux fatigués,*
De repos nous quittons nos jeux paralytiques...
Mon bateau me ressemble. Il a peu bourlingué ;
C'est un vieux quai pourri qui rêve d'Atlantique...

Bonne chance donc aux gars et aux filles de l'*Emourie*, et qu'ils nous disent souvent leurs autres voyages !

(L'Emourie : 148, Saint-Augustin, Québec)

Guy ROBERT

Notes sur deux récentes anthologies

Disons-le tout de suite, ces deux anthologies ne se ressemblent nullement et n'en ont d'ailleurs pas la prétention. Elles viennent de paraître l'une et l'autre aux Editions Pierre Seghers de Paris, qui se spécialisent jusqu'à un certain point dans l'édition de la poésie.

Le premier de ces deux livres s'intitule *Les Poèmes de l'année 1957*. Il s'agit d'un choix opéré parmi les poèmes parus en volume, dans les journaux ou revues du monde français. Il faut noter également que c'est la troisième année consécutive que MM. Alain Bosquet et Pierre Seghers présentent une telle anthologie.

La formule a de grands mérites puisqu'elle permet au lecteur de lire des poèmes de cinquante et un poètes écrivant en français. Et pour les poètes de se retrouver dans un même sommaire malgré des différences essentielles. Alain Bosquet écrit justement dans son avant-propos : « La communauté des poètes n'a pas été tout à fait une vaine chimère en cette année 1956, qui a vu naître, pour la première fois dans l'histoire, une insurrection du sein même d'un cercle littéraire où les poètes tenaient le plus beau et le plus dangereux des rôles. Ce qui s'est passé à Budapest a été d'abord le fait de quelques poètes révoltés au nom de la poésie. Sans doute est-ce parce que la poésie est plus que jamais synonyme de liberté, une liberté qui défend aussi bien le droit du citoyen que le droit au rêve et à la redéfinition subjective de l'homme. L'année 1956 — ceux qui ont participé à l'« Hommage des poètes français aux poètes hongrois » l'ont proclamé — a prouvé que les poètes sont capables à la fois d'action et de solidarité. Depuis la Résistance, on semblait l'avoir oublié ».

Le choix des textes pour cette anthologie me semble excellent. Il est fait avec toute l'objectivité qu'il est possible de manifester pour une entreprise du genre. Souhaitons longue vie à cette anthologie des poèmes de l'année, car elle permet de mesurer l'activité poétique sous tous ses angles.

L'autre anthologie dont je voudrais dire quelques mots ici est celle de la poésie chinoise, des origines à nos jours. Madame Patricia Guillermaz a écrit l'introduction et les notices se rapportant aux poètes cités, elle a choisi les poèmes et les a traduits.

Cette anthologie couvre quatre mille ans de poésie chinoise et l'auteur situe chaque poète dans l'une ou l'autre des vingt grandes époques historiques de la Chine. Ainsi de toute cette production qui souvent n'est pas considérable, Mme Guillermaz a retenu 179 auteurs.

Malgré tout le traditionalisme qu'elle conserve précieusement et dans lequel elle réussit à se situer, la poésie chinoise se renouvelle imperceptiblement par ses thèmes qui peuvent être d'ordre familier, populaire, moral ou politique. Très étroitement associée à la musique, la poésie chinoise est d'une extrême sensibilité et comme le mot pour le Chinois est un dessin, la poésie chinoise est d'une richesse de nuances qu'il faudrait comparer à la palette d'un peintre.

Un autre fait m'a également frappé : tous les vocables que l'on retrouve dans la poésie chinoise, les images parfois très simples et touchantes à cause de cela même, peuvent paraître à nos yeux d'Occidentaux comme de banals clichés. Il n'en est pourtant rien. C'est peut-être à ce moment-là que nous réalisons vraiment qu'il s'agit d'une poésie étrangère. Complètement étrangère, mais par contre attirante et pleine de mystères, d'allusions, de visions rapides qui ne cessent de nous étonner. A cause de cela, cette anthologie est indispensable dans la bibliothèque de tout homme qui s'intéresse à la poésie.

L'ouvrage est très bien édité et comporte en outre plusieurs gravures chinoises très intéressantes.

J.-G. Pilon

Saint François de Sales à la biennale d'Evian

L'illustre et saint patron des écrivains et journalistes était bien à l'honneur, comme cela se doit, à la seconde Biennale Internationale de l'Information, à laquelle ont participé récemment près de trois cents professionnels et amis de la presse et de l'information. Dans la vieille église paroissiale d'Evian, aux bords enchanteurs du lac de Genève face aux grandes montagnes, Son Excellence Mgr Rupp, évêque auxiliaire de Paris, fit un panégyrique remarquable devant les fidèles et la plupart des participants de la Biennale. Cette manifestation religieuse ainsi que la grand'messe célébrée par Son Excellence l'évêque d'Annecy, étaient d'ailleurs au programme officiel de la Biennale, qui est organisée comme toujours par l'infatigable M. Georges Riond entouré d'un comité actif et empressé.

Après avoir magistralement brossé les trois phases principales de la vie de François de Sales, le panégyriste expliqua les titres du saint à l'égard des journalistes et aussi à l'égard des femmes, puisque le sujet de la Biennale de cette année était *La Femme et l'information.* En raison des difficultés pratiques qu'il trouvait dans sa prédication dans le Chablais, François de Sales recourut à la publication de pamphlets ou feuilles volantes pour atteindre ses sujets et faire front à l'hostilité des pasteurs protestants qui voulaient l'empêcher et d'informer le peuple de ses devoirs. Ses écrits, d'autre part, manifestent à côté des qualités de la langue, tout ce souci de vérité, de talent de communication qui doit être l'idéal du journaliste, par ailleurs, n'oublions pas que certains des meilleurs écrits du grand saint, en comprenant son *Introduction à la vie dévote* furent composés à l'instigation ou pour servir la piété des dames qui s'étaient tournées vers le grand évêque pour des conseils spirituels et leur direction profonde.

Cette note religieuse du programme de la Biennale de cette année est d'autant plus remarquable, que cet organisme n'est aucunement confessionnel. D'ailleurs, ce même dimanche, un savant pasteur protestant avait un service et un sermon de circonstance pour les participants à la Biennale de sa confession. Pourtant à l'inauguration deux personnalités politiques firent mention de saint François de Sales dans leur discours. Notons que le sujet de la Biennale avait beaucoup intéressé les participants, dont un grand nombre était recruté par les femmes remarquables qui se sont faites un nom dans la vie de la presse, de la radio et des affaires. Le ton du congrès a été donné dans la conférence inaugurale de M. André Maurois et par les préoccupations de ces dames dans le domaine du foyer, de la famille, de l'éducation et du travail pour la paix.

Nina Greenwood

Le don royal

Je lisais récemment une lettre écrite il y a déjà quelques années, à bord du *SS Calumet*, par le Père Henri Morin, O. M. I. qui allait quitter Montréal d'un instant à l'autre pour l'Afrique.

Cette lettre devait être une des dernières car le jeune missionnaire mourût prématurément en terre étrangère.

On peut remarquer dans sa prose alerte l'empreinte encore fraîche du scolasticat mais on y discerne l'allégresse du sacrifice consommé. Le courage d'une décision prise envers et contre tout y masque à peine des sursauts tout humains.

Un souci marqué du détail et le mot employé avec justesse, auxquels s'ajoutent l'élan poétique et l'accent d'un cœur en fusion, y dessinent une personnalité définie. Dieu venait donc de faire une riche acquisition.

Un tel cas se répète par centaine dans notre pays comme ailleurs, et l'on n'a jamais fini d'admirer la sublime acceptation des âmes qui s'offrent « sans si ni mais » au vouloir divin.

Leur mort silencieusement glorieuse, la plupart du temps viendra couronner leur existence absorbée par le pur amour.

Sur un autre plan, non moins divin, il y a la maternité marquée aussi au signe de la douleur.

L'itinéraire qui s'en trouve tracé dès que l'enfant est conçu y est pavé de difficultés, pour peu que la femme soit à la hauteur de sa tâche. A côté de l'incommensurable contentement intime qui en résulte s'imposent les renoncements nécessaires au bien-être spirituel et temporel de l'enfant appelé à la vie...

Un jour vient parfois où les enfants ingrats font que ce voyage long et tourmenté est réduit à néant soit par une parole cruelle de leur part, soit par un geste éhonté ; soit par un acte criminel.

J'ai vu déjà des parents stupéfiés comme si, pour toujours, le sourire ne devait plus trouver place dans leur visage, tant ils apercevaient chez leurs enfants une médiocrité sans retour, ou une conduite crûment désordonnée.

Il est vrai, par ailleurs, qu'il y a le drame des enfants frustrés, incompris, méconnus dont la générosité sans limites va se perdre en Dieu... Dieu ne peut pas ne pas en être émerveillé !

D'autre part qui n'a surpris l'œuvre réalisée par le véritable médecin ? Celui qui, à notre époque, échappe à la bureaucratie qu'est devenue la médecine ; qui ne compte ni ses déplacements ni ses veilles. Ne l'oublions pas : dans la Cadillac luxueuse il peut se trouver l'homme de la même trempe que celui qui, autrefois, se rendait à pied, ou dans une branlante calèche, au chevet de ses malades...

Les formules sont changées : on ne parle plus de sangsues, de calomel, de sages-femmes, etc. ; mille obstacles ont été levés par la science, mais la Bombe H et le Cobalt ne seraient rien, sinon des moyens de destruction, s'il n'y avait la chaleur créatrice du génie humain, soutenue par l'idée de Dieu. Là aussi le don doit être total.

Dans une autre partie du décor, il y a les artistes-nés.

Certes, nous ne pouvons qu'être amusés par ceux qui jonglent avec un empirisme « maboul » ou qui ne sont que des commerçants... mais les vrais sont à la merci du don d'eux-mêmes. Evidemment ils travaillent sur l'invisible échafaudage que surplombe la renommée, sinon la gloire... cependant ils puisent leur ravissement dans la trace ou la couleur ; dans la musicalité atteinte, ou la pensée prenant corps.

Nous ne sommes plus au temps où les poètes écrivaient à la chandelle ; les musiciens ont maintenant mieux qu'une chambre au grenier et les sculpteurs n'ont plus à transporter leur matériel dans des granges désaffectées. Toutefois l'artiste digne de ce titre doit se renoncer à lui-même s'il veut livrer au monde le message qu'il détient. Ses faiblesses — peut-être ses folies ! — n'empêchent pas l'offrande quotidienne à l'idéal poursuivi ainsi que l'ont prouvé, par exemple, Van Gogh et Baudelaire...

* * *

Dans le même ordre d'idées il y a la charité qui tire aussi le cœur hors de soi... Notre vingtième siècle en est tout flambant. Les lépreux ne sont plus des corps sans âmes ; les centres les plus sauvages se civilisent avec la splendeur des premiers jours de la création... Il n'y a plus de

distance pour le secours attendu. Un mouvement universel où s'engouffrent des capitaux fabuleux et des dévouements héroïques, adoucit la rigueur des climats, des maladies mortelles, et de la famine menaçante... Philanthropes, missionnaires religieux et laïques ont fait ce miracle !

Mais si toute pièce de théâtre comporte ses acteurs, chaque acteur a son petit théâtre intérieur. Et c'est là que l'égoïsme s'avère une puissance cosmique, car le cœur humain est un enfant gâté. Les sentiments les plus incompatibles y séjournent et les passions y déchaînent de formidables ouragans. Le prince, qu'est l'orgueil, y voisine avec l'esclave qu'est la vanité.

Hélas ! en faibles que nous sommes, nous nous récusons le plus souvent. Comme quelqu'un l'a écrit : il est plus facile de faire la guerre que de faire la paix !

Les démarches les plus répugnantes à notre fierté nous finissons par nous en acquitter afin d'en obtenir quelque gain ; les nuits sans sommeil, à cause des circonstances, nous les tolérons de même que les repas retardés, mais quel martyr, et qui nous fait reculer d'instinct, que d'avoir à supporter l'être qui, pour certaines raisons, ou sans raison, nous est antipathique !

Cet être nous a peut-être lésés de quelque droit, ou nous poursuit, qui sait ? d'un attachement si obstiné que l'on se demande avec exaspération si c'est franc ou joué ; ou est sans ressources intellectuelles, sans volonté propre, et le poids en retombe sur nous !

Si l'on s'écoute, on secoue le joug avec violence ; si l'on se domine, on réussit, non sans impatience, et la fuite nous tente. Notre être entier est en guerre... même si rien n'en transperce. Une méchanceté insondable peut nous monter à la gorge, et nous ne retenons pas toujours les mots qui font mal.

Pourtant c'est là un combat tout caché... A la campagne les feuillages n'en sont pas remués ; à la ville, les bruits stridents n'en sont pas suspendus !

C'est alors qu'entre en scène le don royal... le don qui fait appel à un tact infini... une réserve sans hauteur, une magnanimité sur laquelle ont misé les saints.

L'égoïsme n'est plus qu'un spasme qu'il faut vaincre coûte que coûte. La lutte se continue mais si l'on a décidé de ne plus se regarder souffrir ; si l'on refrène son premier mouvement on se surprend un jour à pouvoir affronter paisiblement celui qui nous persécute ; à donner de son temps et même un sourire, à celui qui implore du regard notre présence, ou notre seule attention... à se détourner de la solitude pourtant si fascinante.

Je sais que nous en pleurerions parfois, tant tout notre moi est dressé, tendu, révolté, mais si nous en venons à bout... notre âme devient tout à coup plus légère ; elle s'est élargie, on dirait... Elle prend son vol ! On ne voit plus l'être qu'on n'aime pas... on ne voit plus que Dieu.

Gabrielle Raizenne-Fox

La base de l'OTAN à Izmir

Le drapeau canadien flotte fièrement avec ceux de ses quatorze alliés devant le quartier général de l'OTAN à Izmir, devant le golfe qui surplombe le Pagus historique. Cette belle rade placée par la nature dans un cadre riant, peut abriter toute la sixième flotte américaine qui est affectée au secteur méditerranéen, en coopération avec les fottes des autres membres de ce groupe de défense collective. Le commandant d'Izmir est un « suffragant » pourrait-on dire, du grand quartier général de l'Europe méridionale installé à Naples. Mais il a par lui-même une importance stratégique considérable, vu la position de la Turquie qui lui confère une valeur politique et militaire de premier ordre.

Ayant 366 milles de frontière avec la Russie et 124 milles avec la Bulgarie, en plus de ses 1 600 milles de côtes sur la Mer Noire, la Turquie est littéralement aux portes de la Russie. Aussi sa vigilance et sa force sont-elles précieuses pour l'OTAN qui les soutient par le travail du quartier général d'Izmir et les forces combinées qui sont à sa disposition. Ces forces sont dans la proportion de 37% américaines, 30% turques, 30% grecques et 3% à partager entre l'Angleterre, la France et l'Italie.

En visitant les locaux spacieux de la base d'Izmir et en causant avec plusieurs officiers, nous nous sommes rendus compte du travail d'équipe important qui s'y accomplit. La franche coopération entre les éléments grecs et turcs est d'excellent augure. Et la qualité des troupes turques, dont nous avons visité plusieurs éléments dans la région, est portée à son maximum par l'armement moderne que les Américains leur fournissent et par la vigueur de l'entraînement qu'ils reçoivent de leurs alliées. Il est entendu que la Turquie a également et en plus un grand nombre de divisions métropolitaines qui sont entraînées séparément par leurs officiers aidés par une mission militaire américaine nombreuse.

Le Canada fait sa part en fournissant surtout des avions de chasse à la Turquie, en entraînant ses pilotes en Ontario, et en lui envoyant des camions, des jeeps, des canons, des mitrailleuses et des munitions. A la grande base aérienne d'Eski-Cheïr où nous avons passé, trois canadiens

sont en permanence pour surveiller l'état des avions de fabrication canadienne et pour aider les Turcs à résoudre les problèmes pratiques qui se présentent. Ajoutons qu'une grande partie du travail de l'ambassade canadienne à Ankara se rapporte à nos relations avec la Turquie au titre de l'OTAN.

Pour le chrétien, Izmir présente un intérêt unique. Cette ville d'Ionie a joué un grand rôle à travers l'histoire. A l'époque du christianisme naissant, elle devint célèbre par son évêque Polycarpe qui a été le maître des premiers apôtres des Gaules, dont saint Irénée, et qui est mort martyr pour la foi. A quelques lieues de Izmir (Smyrne) se trouve la ville d'Ephèse et ses ruines imposantes. C'est aux portes d'Ephèse que nous avons visité le sanctuaire de Panaghia Kapouli, qui serait la dernière demeure de la Sainte Vierge avant son Assomption. Mais c'est là une histoire édifiante qui exige une relation toute spéciale, car elle dépasse dans l'ordre humain et surnaturel celle des efforts bien méritoires des hommes pour assurer la paix.

T. G.

La tapisserie religieuse en France

Depuis déjà plusieurs années la renaissance de la Tapisserie, cet art qui fut en France l'un des plus actifs, non seulement au Moyen Age mais encore durant tout l'âge classique, est un des grands faits qui caractérisent le développement de l'art français contemporain : de cette nouvelle tapisserie française la réorganisation et, pourrait-on dire, la résurrection des ateliers d'Aubusson est le symbole le plus frappant. De même la célébrité mondiale d'artistes comme Lurçat ou Picart-Ledoux est le signe que cet art est, à l'égal de la peinture, l'un des terrains d'expérience où l'art moderne poursuit avec des fortunes diverses ses tentatives audacieuses.

Or dans cette vaste province de la tapisserie, l'inspiration religieuse a trouvé, comme dans la peinture, le moyen d'exprimer aussi sa vitalité. Le fait est dû en partie d'ailleurs à ce que la tapisserie tend à retrouver dans les églises une place de choix. L'élite du clergé et des fidèles commence à retrouver le goût de cette forme de décoration murale qui convient admirablement à la fois à la dimension de l'édifice religieux et au cérémonial du culte. Certes le mouvement n'est encore que faiblement amorcé mais il convient de le signaler comme l'un des caractères les plus intéressants parmi les différentes tendances de l'art religieux contemporain en France. Certaines de ces tapisseries religieuses sont déjà célèbres et bénéficient des avantages de l'actualité immédiate : tel est le cas par

exemple de la tapisserie exécutée par Lurçat pour l'église d'Assy. Mais ce serait une erreur de croire qu'il ne s'agit là que d'une expérience exceptionnelle et sensationnelle, une simple manifestation de l'art religieux moderne sous sa forme la plus audacieuse et la plus spectaculaire.

La réalité, en effet, est tout autre : il existe désormais une véritable école de la Tapisserie française qui est en train de s'imposer en France et hors de France, comme l'a prouvé récemment le succès des tapisseries présentées à l'exposition d'art religieux français organisée aux Etats-Unis. Et cette école est déjà assez vigoureusement formée, assez riche de talents divers pour pouvoir manifester des tendances fort différentes qui ont cependant en commun la volonté de donner droit de cité dans les églises et auprès du public à cet art qui, malgré tous ses titres de noblesse, est redevenu aujourd'hui, relativement, un art vraiment neuf.

La tapisserie religieuse contemporaine est, en effet, caractérisée principalement par un double souci qui explique la diversité des tendances qui s'y manifestent simultanément. Parce que cet art a un passé et une histoire, tous les artistes, même les plus novateurs, sont profondément imprégnés d'un sens aigu des traditions techniques et artistiques dont ils sont les héritiers. C'est à tel point même qu'on peut aisément discerner à l'intérieur du développement de la tapisserie la présence d'un important courant traditionnaliste. D'autre part la tapisserie, qui fut toujours étroitement solidaire de la peinture, se trouve être aussi, comme la peinture elle-même, à l'avant-garde de ce qu'on est convenu d'appeler l'art moderne. Mais l'intéressant est qu'il n'y a pas nécessairement contradiction entre traditionalisme et modernisme ; car la technique même de la tapisserie implique une incontestable affinité de cet art avec quelques-unes des tendances générales de l'art moderne : ce n'est pas par hasard que l'influence de certaines tapisseries anciennes, occidentales ou orientales, compte au nombre des sources de la peinture moderne. Aussi la tapisserie peut-elle apparaître comme la technique peut-être la plus apte à faire le pont entre les valeurs artistiques traditionnelles et les nouveautés modernes les plus audacieuses. Il est de fait en tout cas que le modernisme de la tapisserie apparaît dans bien des cas plus accessible au public que celui de la peinture. Et cette fonction en quelque sorte médiatrice de la tapisserie explique sans doute au moins en partie l'intérêt particulier que lui accordent ceux des artistes qui veulent se faire les promoteurs d'un art religieux capable d'être à la fois moderne et efficace. A cet égard la tapisserie participe des mêmes avantages que le vitrail qui est aussi un art qui accepte naturellement si l'on peut dire le modernisme contemporain. Aussi le développement de la tapisserie religieuse moderne

accompagne-t-il le développement parallèle du vitrail, ces deux arts étant certainement ceux qui peuvent le mieux assurer avec efficacité l'éducation progressive du public.

Ainsi s'explique par exemple que dans la tapisserie le traditionalisme puisse sans contradiction s'allier avec le modernisme, sous des formes certes fort différentes. Certains mettent l'accent sur les valeurs proprement picturales de la tapisserie et, tout en lui conservant son caractère traditionnel d'imagerie tissée, sont plus qu'à tout autre chose sensibles au symbolisme de l'organisation des couleurs : c'est le cas par exemple de Roger Bezombes dont les « Rois Mages » font au jeu des couleurs une place de choix. La couleur y est traitée en grands « aplats » dont la juxtaposition donne naturellement naissance aux formes mais dont l'intérêt principal est d'exploiter à fond la matière même de l'œuvre, cette épaisseur de la laine dont l'expansion assure à la couleur une intensité et une ampleur que ne permet d'atteindre aucune autre technique : le mur est alors animé en même temps qu'il est décoré et la spiritualité de cette animation confère plus de force convaincante à la signification proprement religieuse du sujet.

Une autre tendance se propose de faire revivre, sans pour autant tomber dans l'imitation ou l'académisme, quelques-unes des traditions les plus précieuses de la tapisserie française. C'est ainsi que Dom Robert aime à se souvenir de la fameuse « Dame à la Licorne » : les qualités dominantes de son « Magnificat » sont le dynamisme du dessin, le foisonnement du détail, mais aussi la rigueur de la composition et la force de ces structures linéaires sous-jacentes sans lesquelles la minutie de l'invention et de l'exécution risqueraient de tourner à la mièvrerie ou au pastiche. Dom Robert accorde sans doute aussi plus d'importance à la signification poétique des figures et à son rapport avec le symbolisme secret de la décoration : le « sujet » a pour lui plus de valeur que pour un artiste aussi exclusivement pictural que Bezombes : par contre la disposition décorative des détails vise à accomplir une véritable métamorphose du mur et à faire de l'église ainsi décorée un univers radicalement nouveau. C'est un art qui, plutôt que d'attirer l'attention sur lui, cherche au contraire à se faire oublier en se bornant à n'être qu'un intermédiaire et une invitation.

La tapisserie religieuse française n'en est encore qu'à ses débuts : mais le nombre des artistes qui s'y consacrent va sans cesse croissant et la diversité même des tendances est un signe de la liberté et de la sincérité avec lesquelles les artistes abordent leur œuvre. Ce sont là des débuts de bon augure, et l'on ne peut que s'en réjouir si l'on songe aussi que,

grâce aux expériences actuellement poursuivies, l'art religieux français contemporain pourra compter à son actif la résurrection pleinement valable d'une technique trop longtemps négligée.

Henri LEMAÎTRE

Les disques

Le pianiste russe Sviatoslav Richter sembla avoir autant de talent que son compatriote Gillels. Son interprétation de Fantasies-tucke, Scènes de la Forêt et Marche no 2 de Schumann est très effective (Decca DL-9921).

La soprano Rita Streich présente une collection de 18 chansons de Mozart, accompagnée au piano par Erik Werba. On ne retrouve pas Mozart à son apogée dans ses chansons, mais il n'a rien écrit d'aussi simple et frais. Recommandé (Decca DL-9915).

Voici le disque le plus fourni de Richard Strauss : Don Juan, Till Eulenspiegel, Valses du Chevalier à la Rose et Scène d'Amour de Feuersnot, interprétés par l'Orch. de Philadelphie. On admirera la richesse des cordes dans Don Juan (Columbia ML-5177).

Eugen Jochum et l'Orch de la Radio Bavaroise interprètent les Symphonies no 33 et 36 (« Linz ») de Mozart. Le jeu est empreint de classicisme avec une pointe de froideur. Recommandé (Decca DL-9920).

Un disque enregistré avec beaucoup d'adresse réunit la Symphonie no 1 de Shostakovitch et la Suite Colas Breugnon de Kabalevsky. Quelle jeunesse dans l'œuvre de Shostakovitch ! (Columbia ML-5152). Le pianiste Shura Sherkassky et l'Orch. de Berlin exécutent le Concerto no 2 de Tchaïkovsky. Il y a très peu d'artistes qui peuvent jouer ce concerto en raison de ses difficultés (Decca DL-9916).

Donizetti est surtout connu par son opéra Lucia di Lamermoor. Son opéra bouffe Don Pascuale vient d'être enregistré par Epic (Sc-6016) par Petre Munteanu, Valdengo, Adorni, les chœurs et l'orchestre de l'Opéra San Carlo de Naples, dirigés par Molinari-Pradelli. Les artistes sont impeccables. C'est dans Don Pascuale qu'on comprend la grande admiration nourrie par Verdi à l'égard de Donizetti.

Un disque Epic (LC-3307) présente deux messes de compositeurs contemporains. La Missa Brevis de Wilhelm Killmayer recèle beaucoup de puissance et de rythme quoique l'esprit religieux en soit absent. Ce compositeur munichois n'est âgé que de 30 ans. La Messe de l'américain Lou Harrison est vraiment religieuse, elle est d'une beauté toute simple. Chœur et Orch. de New-York dirigés par Margaret Hillis. Recommandé.

G. F.

L'esprit des livres

J. de Tonquedec, S. J. — « Merveilleux métaphysique et miracles chrétiens ». Lethielleux, Paris-VI, 1957. 18.5 cm. 133 pages.

Voici une étude brève mais bien menée sur les phénomènes paranormaux et les pouvoirs inexplicables attribués à certaines personnes et à certains objets qui excitent en général un grand intérêt, car ils confinent au merveilleux.

L'auteur fournit de précieuses indications qui peuvent orienter des recherches plus approfondies sur le problème. Le point de vue catholique y est exposé et la différence entre ces prodiges d'ordre naturel ou préternaturel et ceux qui ont trait aux véritables miracles, y est indiquée d'une façon éclairante.

L'auteur ne prétend pas vider la question mais son exposé a une valeur indéniable.

Robert-M. Piuze, O.P.

Louis J. Lehai, S. O. Cit. — « Les Moines blancs ». *Histoire de l'Ordre Cistercien.* Editions du Seuil, 27, rue Jacob, Paris-VI. 19.5 cm. 384 pages.

C'est sous le nom de *Moines blancs* que pendant des siècles ont été désignés les Cisterciens. Ceci, pour les distinguer des moines de l'Ordre bénédictin dont ils étaient issus.

C'est toute l'histoire de Cîteaux que le Père Lekai raconte ici, et c'est une synthèse qui n'avait pas encore été faite à partir de documents si nombreux et si variés. L'origine et le développement de cet Ordre, ses difficultés et ses renouveaux successifs, ses différentes réformes et notamment celles qui donnèrent naissance à l'Ordre des Trappistes, voilà ce que nous apporte cette somme cistercienne.

On y trouve en appendices : la législation primitive de Cîteaux ; des statistiques sur l'état actuel de l'Ordre, des notes biographiques, un index alphabétique et des cartes géographiques indiquant le développement territorial de l'Ordre.

Un livre bien écrit, un récit bien conduit et bien documenté.

Michel Gasnier, O. P. — « Trente visites à Notre-Dame de Nazareth ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1956. 19 cm. 191 pages.

Un livre marial qui mérite de figurer dans toute bonne bibliothèque. Trente-deux chapitres extrêmement intéressants parce que écrits dans un style plein de couleurs et alimentés aux sources pures de la Bible.

L'auteur a le grand mérite d'être sorti de la fadeur qui caractérise bon nombre de volumes destinés aux exercices du mois de Marie. Le curé de paroisse qui voudra exploiter ce livre, sera assuré de trouver une mine doctrinale tant pour les sermons des fêtes de la Vierge que pour ceux du mois de mai.

R.-M. Piuze, O.P.

Sœur MARIE-YVONNE — « Un pauvre à Rome ». Edit. La Colombe, Paris. 19 cm.

Cet ouvrage est l'histoire d'une double conversion : celle de l'auteur d'abord, jadis jeune artiste dramatique déjà célèbre, pensionnaire de la Comédie-Française, qui préféra aux sourires factices du monde la réalité spirituelle d'une vie de contemplation à l'ombre des cloîtres, en sort après 20 ans, connaît les affres du doute sur la grandeur de l'Eglise romaine, puis enfin définitivement édifiée avec l'aide d'humbles prêtres, de hauts dignitaires de l'Eglise et du Saint-Père lui-même, retourne à sa vocation de charité et de prières. Cet ouvrage étonnant par son thème ne l'est pas moins par la relation de l'évolution spirituelle du président Herriot qui vient de disparaître, à travers lettres et paroles qu'il échangeait avec Sœur Marie-Yvonne, à laquelle le liait une très ancienne amitié, et de sa conversion librement et lucidement consentie au seuil de l'éternité. Cet authentique témoignage d'une foi perdue et retrouvée porte la marque d'une indiscutable sincérité et d'une émouvante fraîcheur de sentiment.

Robert Brassy

NIKOS KAZANTZAKI — « Le Pauvre d'Assise ». Editions Plon, Paris. Coll. « Feux Croisés ».

La vie de saint François d'Assise a donné naissance à bien des ouvrages, suscité un véritable foisonnement littéraire qui, à force d'encensements, l'a quelque peu momifié. Mais aucun livre à notre connaissance ne l'avait encore romancé, montré le *Poverello* sous son aspect véritablement humain inséparable de sa sainteté. Quelle merveilleuse histoire racontée par Frère Léon, l'humble et inséparable compagnon de la première heure que la vie de cet homme tout entier voué à Dieu et à la pauvreté et qui néanmoins sut demeurer si proche de notre terre, si participant à notre vie mortelle. Et comme l'on se sent meilleur, régénéré spirituellement après pareille lecture ! Nikos Kazantzaki nous a donné là un nouveau roman d'une classe aussi exceptionnelle que l'inoubliable et puissant *Le Christ recrucifié* (Plon, Paris). Nul ne pourra nier que le climat historique, l'ambiance spirituelle où se déroule l'aventure franciscaine soient authentiques malgré l'affabulation inévitable.

Robert Brassy

Henri-Raymond CASGRAIN — « La Jongleuse ». Fides, Montréal, 1956. Montréal, 1956. 24 cm. 80 pages.

L'auteur a su admirablement mêler le merveilleux au réel et il nous donne un récit très vivant qui captivera d'autant plus les jeunes que le principal héros est un enfant de leur âge. De plus, l'action se passe dans une région que bon nombre d'entre eux connaissent : les Chutes Montmorency, Rivière Ouelle, dans le comté de Kamouraska, dont le nom tire son origine du nom même des deux principaux personnages de ce drame.

M.-A. Grégoire-Coupal — « Les cousins du petit prince ». Fides, Montréal, 1956. 24 cm. 92 pages.

Une douzaine de récits amusants de la vie de tous les jours, sous la touche délicate de l'auteur, prennent un relief saisissant. Plus d'un jeune s'y reconnaîtra. Un excellent livre pour de belles vacances !

Faucher de Saint-Maurice — « Le Sagamo de Kapskouk ». Fides, Montréal, 1956. 24 cm. 66 pages.

La pénétration de l'Evangile chez les Sauvages, tel le sujet de cet ouvrage qui contient deux récits : *Le Géant des Méchins* ou la dernière étreinte de l'erreur aux prises avec la conscience puis le triomphe final de la Religion ; *Le Sagamo de Kapskoukou* l'arrivée des missionnaires chez les Maléchites qui ne peuvent accepter une loi qui exige le pardon des ennemis.

De beaux récits qui ne peuvent laisser indifférents !

Faucher de Saint-Maurice — « L'Ilet au Massacre ». Fides, Montréal, 1956. 24 cm. 66 pages.

Cette histoire remonte avant l'arrivée de Jacques Cartier au Canada et constitue une tranche de la lutte acharnée que se livraient Iroquois et tribus Micmac et Maléchite. Une série d'événements sanglants qui devaient donner un nom tristement célèbre à un petit îlot de la Baie du Bic. Un beau fond d'histoire pour les jeunes.

Evry Schatzman — « Origine et évolution des mondes ». Ed. A. Michel, Paris, 1957. in-16 Jésus. 408 pages. 43 figures, 4 planches.

Sous une forme accessible même au public profane mais évidemment curieux de tout ce qui a trait au problème fascinant de l'origine et de l'évolution des mondes, le professeur Schatzman, éminent astrophysicien, s'appuyant avec précision sur les notions scientifiques les plus récentes, étudie avec vigueur et sous tous leurs aspects les diverses théories relatives à l'évolution et à la formation des corps célestes, l'ensemble des problèmes cosmogoniques et cosmologiques. L'auteur dans sa conclusion essentielle, met en évidence la fragilité des théories émises sur l'expansion de l'univers qui, il n'y a pas si longtemps, a bouleversé le monde des explorateurs du ciel. Est-il sujet plus passionnant pour l'humanité et pour l'homme pris individuellement que l'explication, fût-elle hypothétique, de la formation et de l'évolution de l'univers ? Le livre du professeur Schatzman marque en ce sens une date. L'importance des données nouvelles qu'il comporte est considérable et c'est à ce titre qu'il convient de le mentionner et d'en recommander la lecture.

Robert Brassy
Chevalier de l'Instruction Publique

Maria WINOWSKA — « La Vierge de la Révélation hier et aujourd'hui ». Librairie A. Fayard, 18, rue du Saint-Gothard, Paris. 19.5 cm. 190 pages.

Une longue étude des textes, sacrés et autres, qui se rapportent à la Vierge Marie, a amené l'auteur à la conviction qu'en *évacuant son mystère on trahit son histoire.* A la limite de l'éternité créée et du temps, cette Femme *unique* est par excellence« *médiatrice* », et *ne cesse de relever de l'une tout en s'engageant dans l'autre.* Ambivalence insaisissable sur le plan du raisonnement, mais familière aux contemplatifs ! L'histoire de la Vierge Marie pose aux érudits et aux spécialistes des questions insolubles qui se résolvent en plein mystère. D'où certaines perplexités des théologiens attitrés, entraînés, souvent malgré eux, dans le mouvement irrésistible de la tradition qui est VIE : *vie de l'Eglise.* Le suprême Magistère ne cesse de témoigner, en ce qui concerne la Vierge Marie, d'une audace doctrinale, inspirée par l'Esprit de la Sagesse, qui déroute les érudits. C'est que l'Eglise *vit* du mystère de Marie bien plus qu'elle *n'en parle,* consciente qu'elle est de cette frange de silence qui garde jalousement cette « *Femme Voilée* ». Sur ce point, les rites orientaux contiennent des intuitions qui échappent à la clarté latine et c'est peut-être le grand mérite de ce livre d'en avoir tenu compte et de les avoir explorés.

La théologie des Apparitions reste encore à faire et se heurte aux mêmes obstacles que l'histoire de la Vierge Marie. Frange phénoménale d'une présence invisible, comment les englober dans une discipline docile aux rigueurs scientifiques ? Mais faut-il pour autant les bouder ou les passer sous silence comme ces surcroîts qui débordent de sages alignements ? Une histoire de la Vierge Marie qui n'en tiendrait pas compte serait bien incomplète, voire mutilée. Mais alors quelle place doit être faite, au point de vue doctrinal, mais aussi sur le plan historique à Lourdes, à La Salette, à Fatima, comme jadis à Blatchernes ?

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE "ROSAIRE" : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »